

2010



Rapport social 2010

La pauvreté dans le canton de Berne

Les voix des personnes concernées

Volume 2

**Direction de la santé publique et de la prévoyance sociale
du canton de Berne**

Avant-propos

Philippe Perrenoud, directeur de la santé publique
et de la prévoyance sociale du canton de Berne
Berne, décembre 2010



2010 a été proclamée Année européenne de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale, ce qui vaut à la pauvreté de concentrer l'attention depuis quelques mois en Suisse comme dans le reste de l'Europe : des organisations non gouvernementales ont présenté des catalogues d'exigences de politique sociale, le Conseil fédéral a publié dans un rapport très complet une stratégie globale de la Suisse en matière de lutte contre la pauvreté, la Conférence des directrices et directeurs cantonaux des affaires sociales a consacré les deux jours de sa conférence annuelle à la lutte contre la pauvreté et une conférence nationale intitulée « Lutter ensemble contre la pauvreté » a eu lieu en novembre.

La presse s'est fait l'écho de ces événements et la Suisse est désormais plus consciente du problème de politique sociale qu'est la pauvreté. Cette sensibilisation provisoire est à la fois importante et insuffisante.

Si elle est importante, c'est qu'en Suisse, la pauvreté reste un phénomène caché dont on préfère souvent faire un tabou. Pour faire toute la lumière sur la pauvreté cachée, il faut des faits, des témoignages de personnes concernées, il faut lever le tabou. C'est ce que fait le deuxième rapport social. Il fournit des faits : dans le canton de Berne, 7,7 % des ménages sont pauvres, 4,8 % sont menacés de pauvreté et la tendance s'est inscrite en augmentation durant les premières années de la décennie. Ensuite, il donne la parole à des personnes touchées par la pauvreté, qui la racontent telle qu'elles la vivent. Enfin, il tente, par des dessins humoristiques, de briser le tabou sans blesser personne.

Si la sensibilisation est insuffisante, c'est que la pauvreté n'est pas un événement ponctuel, mais un problème structurel de notre société : lorsqu'on est pauvre, on l'est longtemps, en moyenne presque quatre ans. C'est ce que prouvent non seulement l'analyse des données fiscales, mais aussi les entretiens avec des personnes touchées par la pauvreté qui avaient déjà été interviewées en 2008.

La réponse politique à la pauvreté doit donc être non pas ponctuelle, mais globale et durable : il faut, d'une part, renforcer la prévention de la pauvreté. C'est la raison pour laquelle le deuxième rapport social se concentre sur les adolescents et les jeunes adultes, qui constituent une population particulièrement sujette aux situations critiques susceptibles d'influencer à long terme le risque de pauvreté. D'autre part, il faut une stratégie de lutte contre la pauvreté qui englobe différents champs politiques. Dans son Programme gouvernemental de législature 2011 à 2014, le Conseil-exécutif déclare que la lutte contre la pauvreté est une tâche commune du collège gouvernemental et qu'il présentera un train de mesures dans ce sens d'ici le milieu de la législature. Dans ce contexte, le rôle des rapports sociaux consiste à offrir un outil permanent permettant d'analyser la situation économique de la population bernoise (et son évolution), d'assurer un suivi de la pauvreté et de fournir ainsi une base de décision politique.

Il me reste à remercier les spécialistes, plus d'une trentaine, qui nous ont fait bénéficier de leur savoir. Ce sont eux qui permettent de fusionner les nouveautés de la politique, de la recherche et de l'administration avec l'expérience humaine de vivre la pauvreté au jour le jour, celle de se battre quotidiennement contre le manque d'argent et une existence précaire. Mes remerciements s'adressent aussi aux adolescents et jeunes adultes qui nous ont autorisés à les accompagner durant un reportage.

Impressum

Editeur

Direction de la santé publique et de la prévoyance sociale du canton de Berne

Rédaction

Bettina Seebeck, Daniel Hug (Direction de la santé publique et de la prévoyance sociale du canton de Berne)

Collaboration

Volume 1

Traitement des données fiscales :

Hans Frauchiger (Direction des finances du canton de Berne) et Samuel Schütz (Direction de la justice, des affaires communales et des affaires ecclésiastiques du canton de Berne)

Analyse des données fiscales :

Philipp Dubach, Heidi Stutz, Jürg Guggisberg (Bureau d'études de politique du travail et de politique sociale)

Volume 2

Entretiens :

Aurélie Müller, Daniel Hug (Direction de la santé publique et de la prévoyance sociale du canton de Berne)

Reportage :

Aurélie Müller (Direction de la santé publique et de la prévoyance sociale du canton de Berne)

Cartoons

Pfuschi, www.pfuschi-cartoon.ch

Conception graphique

Verena Berger, Köniz ; Atelier Kurt Bläuer, Berne

On oublie trop souvent que derrière le terme pauvreté se cachent des existences individuelles devant se battre chaque jour contre la misère et renoncer à de nombreux projets de vie. Il est malheureux de constater que d'ordinaire le débat public fait abstraction des personnes vivant la pauvreté au quotidien.

Déjà lors du premier rapport social en 2008, il nous paraissait essentiel de donner la parole aux personnes vivant avec des difficultés financières, afin de leur laisser une voix et de respecter leur dignité. En effet, qui mieux que les personnes concernées peuvent nous donner des informations sur leur quotidien, leurs problèmes ? Avec ce deuxième rapport social, nous voulons continuer d'intégrer les personnes vivant en situation difficile, afin de donner un visage à la pauvreté et de sensibiliser la population.

Ce volume est divisé en deux parts qui se rapportent au premier volume (évolution de la pauvreté/jeunesse et pauvreté).

Il se focalise tout d'abord sur les vies individuelles des personnes se trouvant depuis plusieurs années dans la pauvreté et présente l'évolution dynamique de leur situation au fil du temps. Ainsi, à travers les témoignages des personnes que nous avons déjà contactées pour le premier rapport social 2008, nous avons une image de ce que signifie vivre la pauvreté tous les jours à long terme : les doutes, les peurs, les joies, mais aussi les espoirs. En tout, ce sont sept personnes du canton de Berne qui se livrent à cœur ouvert dans cette première partie.

La deuxième partie du présent volume concerne la jeunesse. Dans le cadre de cette année européenne 2010 de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale, nous avons suivi un groupe de jeunes dans leur lutte contre la misère. Soutenus par le Mouvement de lutte contre la grande pauvreté ATD Quart Monde, des jeunes de toute l'Europe se sont rencontrés pour entrer en discussion avec les autorités politiques et la population. Il s'agit là de donner une voix collective à la jeunesse défavorisée et à ceux qui leur sont solidaires.

Nous désirons ainsi intégrer les personnes en situation difficile dans notre processus de lutte contre la pauvreté en organisant, entre autres, des dialogues avec le directeur de la santé publique et de la prévoyance sociale leur permettant de discuter de leurs préoccupations, attentes et perspectives d'avenir, mais aussi en leur dédiant le présent volume.

Interviews



Une de mes réussites a été que j'ai pu apprendre énormément.

Entretien avec P.S. du 31 mars 2010

P.S. a grandi avec ses deux cadets à Bümpliz, Bienne et Douanne. Leurs parents travaillaient dans la restauration et les enfants étaient souvent livrés à eux-mêmes. En tant qu'aîné, P.S. a souvent surveillé son frère et sa sœur. Après sa scolarité obligatoire, son père l'a obligé à faire un apprentissage dans la restauration, où il a travaillé ensuite. Au bout d'un certain temps, les journées de 16 à 17 heures, la présence permanente y compris pendant les jours fériés et son bas salaire ont incité P.S. à changer de métier en dépit d'une certaine crainte face à l'avenir. Il a occupé plusieurs postes de magasinier, se considérant comme un polyvalent capable d'exécuter toutes sortes de tâches. Lors de son dernier emploi, il a subi de telles pressions de la part de son supérieur qu'il a fini par démissionner. Il a ensuite cherché un nouveau poste, mais sans succès, et a été contraint de demander l'aide sociale. L'existence de P.S. a été marquée par plusieurs décès dans son proche entourage. Sa première amie est morte dans des circonstances peu claires, la deuxième d'un cancer. Peu après, il a également perdu sa mère. Lors du dernier entretien, P.S. était marié à une Thaïlandaise et habitait avec elle dans un deux pièces. Sa femme avait un enfant, mais qui vivait en Thaïlande.

Quels sont les événements qui vous ont marqué depuis 2008 ?

L'événement le plus important a été que le service social m'a procuré un emploi dans une fabrique de choucroute. Malheureusement, il était à durée limitée – d'août à décembre. Ce travail m'a plu, le salaire était correct, etc. Ensuite, plus rien n'a marché.

Que faites-vous actuellement ?

Je travaille à Tramelan dans une entreprise de réinsertion professionnelle. C'est un programme d'emploi qui permet d'apprendre la gestion technique d'immeuble et le nettoyage et de se perfectionner. Pour moi, c'est super. On a déjà prolongé ma participation deux fois. Au début, le programme aurait dû durer six mois, mais le chef n'a pas voulu me laisser partir parce qu'il a vu que je suis un bosseur. Oui, quand j'ai du boulot, je le fais jusqu'au bout, mais en juin, ce sera fini. Je ne sais pas ce qui va se passer après. Maintenant, j'ai appris la gestion technique d'immeuble et le nettoyage. Je connais les

pH de tous les produits de nettoyage et je connais les machines. J'avais déjà travaillé un peu dans ce domaine, mais ce programme a été comme un apprentissage. C'est génial ! A Tramelan, ils cherchaient un concierge auxiliaire à temps partiel. J'ai posé ma candidature, mais voilà, il fallait quelqu'un qui maîtrise aussi la technique du bâtiment. Celui qui a eu la place avait

déjà travaillé cinq ans comme maçon et ça leur convenait mieux. Mais c'était cinquante-cinquante, et il avait cinquante-et-un et moi seulement quarante-neuf. Je suis quand même fier d'être arrivé jusque là.

Le manque d'argent a été difficile. Mais je manque d'argent depuis une éternité.

Votre situation s'est-elle améliorée depuis le dernier entretien ?

Euh, c'est à peu près la même chose. J'ai cherché du travail partout et mercredi dernier, j'ai pu me présenter dans une entreprise de nettoyage. Ils étaient super-contents de mes certificats, cela aurait été un poste à 100 %. Ils l'ont réduit à 80 % et m'ont demandé si j'étais d'accord. J'ai dit oui, bien sûr, quand j'ai du boulot, j'ai du boulot ! Mais ils avaient partagé le temps de travail : 50 % à Bienne et 30 % à Lyss ou Soleure

ou Granges. J'ai été obligé de répondre immédiatement : « Désolé, je n'ai pas de permis de conduire. » Alors, ils ont dit : « Ah, bon ... ». L'entretien a duré à peine un quart d'heure, parce que sans permis, on ne peut rien faire. Un concierge doit être flexible. Lorsqu'il y a une urgence au milieu de la nuit, il doit être rapidement sur place. A trois heures du matin, il n'y a plus

de transports publics. Voilà, ma foi. Maintenant, je continue à chercher. J'ai aussi écrit à la ville. Ils m'ont mis sur une liste d'attente. J'aimerais bien y travailler comme concierge ou alors comme magasinier, ça serait bien aussi. Mais ces emplois sont tellement rares ou tellement loin ...

Cela dit, j'ai un emploi du temps régulier grâce à mon activité dans cette entreprise de réinsertion professionnelle. C'est déjà ça et c'est bien. Nous avons aussi beaucoup de gens qui dès le départ n'ont pas envie de travailler. Ils sont tout simplement là et ça les « emmerde ». Ils disent : « On m'a envoyé ici et maintenant je suis là. » Dans un premier temps, ils ne comprennent pas qu'ils peuvent apprendre quelque chose ici. Ce n'est pas

J'aurais besoin de retrouver un emploi de magasinier. Mais je ne sais pas ce qu'il faudrait faire ...

un simple programme d'emploi – on peut y apprendre quelque chose si on se donne de la peine et si on montre de l'intérêt.

Vous nous aviez dit à l'époque que vous étiez à la recherche d'un emploi et que si ça ne marchait pas, vous pourriez envisager d'émigrer. Comment voyez-vous les choses aujourd'hui ?

Oui, je pourrais encore y penser. Mais je n'ai pas d'argent pour ça (il rit). L'idée m'a donc plus ou moins passé.

De quoi avez-vous manqué ces deux dernières années ? Que vous aurait-il fallu pour améliorer votre situation ?

En fait pas grand chose. J'ai reçu un bon soutien partout – des services sociaux, etc. Des fois, ils étaient un peu pinailleurs, mais c'est sûrement normal chez eux. Ils mettent toujours la pression. La dernière fois, ma femme n'a pas pu venir avec moi aux services sociaux parce qu'elle avait raté son train. Elle est seulement résidente temporaire et ne peut pas m'accompagner chaque fois. Elle n'a pas non plus de travail. En plus, on lui a volé son permis B et son passeport thaïlandais. Nous l'avons signalé mais nous n'avons pas encore reçu le nouveau passeport. Sans passeport, elle ne peut s'inscrire nulle part. Jusqu'à présent, c'est toujours moi qui me suis occupé d'elle et qui lui ait donné de l'argent pour vivre. Et j'en ai déjà tout juste assez pour moi.

Que vous manque-t-il aujourd'hui ?

Jusqu'à présent, je suis content. J'aurais besoin de retrouver un emploi de magasinier. Mais je ne sais pas ce qu'il faudrait faire ... Peut-être abolir les accords de Schengen. Renvoyer quelques personnes chez elles (il rit). Pour le moment, c'est complètement dingue à Bienne. Il y en a un qui m'a même dit : « Pourquoi je rentrerais en Allemagne ? ». Il est arrivé en Suisse et a tout de suite trouvé du travail. Mais comme je le connais, il n'avait besoin de ce boulot que pour pouvoir timbrer en Suisse. Il l'a dit lui-même : tant qu'il reçoit le chômage ici, il a plus d'argent que s'il devait retourner en Allemagne. Je trouve que cette attitude n'est pas correcte. Ils ne veulent pas travailler, seulement rester à rien faire. Ils sont au bistrot dès le matin.

Il faudrait aussi que quelqu'un m'aide pour passer le permis. Tout seul, je n'arriverai jamais à trouver les 3000 francs pour refaire l'examen. Il y a vingt-cinq ans, on m'a retiré mon permis pour une durée indéterminée. Si je repassais l'examen théorique – puisque je sais encore conduire –,

Une des réussites a été que j'ai pu apprendre énormément.

je pourrais le récupérer. Jusqu'à présent, les services sociaux ont refusé toutes mes demandes d'aide financière. Mais je sais que l'ORP a payé tout le permis à quelqu'un. Moi, je n'ai eu que des refus. Pour la plupart des emplois, il faut un permis, pour être magasinier aussi. J'ai le permis de cariste, ce n'est pas ça le problème. Mon permis de conduire est ici à Berne. Je n'ai qu'à repasser l'examen théorique. Si j'avais le permis, je retrouverais tout de suite un travail, avec les certificats que j'ai. Il ne me manque que ce papier bleu – aujourd'hui, c'est une carte mais avant, les permis étaient bleus. Eh oui !

Quelles ont été les plus grandes difficultés et les plus grands succès de ces deux dernières années ?

Comme je l'ai dit, une des réussites a été que j'ai pu apprendre énormément. Je n'ai pas eu de véritables difficultés – peut-être les longs trajets, mais on s'y habitue. Au début, j'ai pensé « Aïe, changer de train deux fois pour aller de Bienne à Tramelan ! » Mais voilà, quand on aime son travail, on ne remarque même plus que les trajets en train sont si longs. Le manque d'argent a été difficile. Mais je manque d'argent depuis une éternité.

En pensant à votre jeunesse, y a-t-il des événements qui vous ont fait comprendre que votre enfance était différente de celle de vos camarades ?

Je devais pratiquement tout faire pour mon frère et ma sœur, parce que mes parents n'avaient jamais le temps de s'occuper de nous. C'était un désavantage par rapport aux autres enfants. Je devais les aider à faire leurs devoirs pendant que les autres enfants de ma classe jouaient dehors. Là, j'ai déjà beaucoup perdu de contacts. Et puis ces fichus déménagements : de Berne à Bienne, et puis à Douanne, ça m'a séparé de tous mes

copains. C'était un autre désavantage. Ma sœur et mon frère étaient plus jeunes, ils ont pu se faire des copains à Douanne. Moi, j'étais déjà en quatrième et on m'a séparé de mes camarades. Aujourd'hui, je n'ai plus aucun contact. De temps à autre, j'en vois encore quelques-uns de Douanne, mais à Berne, je ne connais plus personne.

« Mais voilà, quand on aime son travail, on ne remarque même plus que les trajets en train sont si longs.

Y a-t-il un événement de votre enfance qui vous a marqué ? Vous est-il arrivé de vous sentir isolé ou exclu ?

Mon père m'a toujours mis sous pression. C'était moi qui devais faire presque tout. Il n'avait jamais le temps. Pas plus tard que dimanche dernier, il m'a téléphoné pour me demander si on n'irait pas manger ensemble, mais on s'engueule chaque fois. Ça ne s'arrangera jamais. Je ne considère plus mon père que comme un copain et basta. Chaque fois qu'on se voit, il essaie de me commander. Ça m'énerve, alors je lui réponds, « on se frite » et il se fâche, mais moi je m'en fiche. Il faut qu'il se rende compte qu'il ne peut pas me dire ce que j'ai à faire. J'ai deux fois vingt-cinq ans et pas dix-neuf ou seize (il rit). Ça, je ne supporte pas.

Vos parents avaient-ils déjà des difficultés financières ?

Oui, quand on avait le restaurant, ils avaient toujours de la peine à joindre les deux bouts. On s'en est tiré, mais on n'a eu que ce qu'il fallait. Rien de trop, rien de pas assez, ça suffisait tout juste pour les trois enfants. Ma mère a hérité un peu d'argent de sa mère, mais ce n'était pas grand chose. Ça nous a juste aidés à maintenir la tête hors de l'eau. Et ça a presque toujours été comme ça, et ça continue pour moi aujourd'hui. Je m'en tire tout juste.



Quand mon fils me dit que nous sommes pauvres, cela fait très mal.

Entretien avec B.M. du 15 mars 2010

B.M. est une femme divorcée qui vit seule avec son fils de 13 ans. Elle s'est retrouvée à l'aide sociale suite à la perte de son travail. Elle était réceptionniste chez un psychothérapeute qui n'avait plus assez de travail à lui fournir. Elle a bénéficié de l'assurance chômage, puis a été victime d'un accident. Elle est tombée en dépression et s'est retrouvée aux services sociaux. Là, elle a pu participer à un programme d'occupation. Parallèlement à cela, elle est très engagée envers les autres. Aimant le contact, elle fait partie de l'église et donne parfois le catéchisme aux enfants.

Dans ces deux dernières années, quels sont les événements qui vous ont marqués ?

Ce qui a changé, c'est que je travaille. Même s'il ne s'agit que d'un petit travail de caissière à environ 60 %. J'ai pu sortir du service social depuis octobre 2008. Il est clair que les fins de mois sont difficiles, heureusement que je reçois la pension alimentaire et les allocations familiales.

J'ai également déménagé. J'habite avec mon ami et mon fils et je vais me marier en juin prochain normalement. Le seul point noir au tableau est que mon fils ne s'entend pas avec mon ami. C'est difficile à vivre. Ils essaient toujours de s'éviter.

Aujourd'hui je ne supporte plus cette situation et suis de nouveau en dépression, j'ai recommencé mon traitement chez la psychologue. J'ai également pu avoir un entretien au SPE, au service de psychologie et psychiatrie pour enfants et adolescents. Il y a encore beaucoup de pro-

blèmes à régler, mais il faut vraiment que je m'occupe de cette situation, car je constate des répercussions sur mon travail. Mon travail est très important à mes yeux et je tiens à le faire de la meilleure façon possible. En effet, j'aime ce que je fais et particulièrement le contact que j'ai avec les clients, le fait d'échanger quelques banalités et quelques sourires.

Pour toutes ces raisons, j'ai repris contact avec ma psychologue. Je veux garder mon travail et ne pas le mettre en péril parce que ma situation morale devient instable. Je veux faire le maximum pour rester intégrée, car ce travail me plaît. Il m'a permis de sortir du service social, ce qui me réjouit. J'ai un contrat fixe payé à l'heure avec une limite d'heure minimale par année, ce qui me donne une certaine sécurité. Ma limite est fixée à 60 %, parfois je me dis que ce serait mieux de travailler plus, car j'ai un enfant à nourrir et des factures à payer. Dès que je me marierai, si mon futur mari retrouve du travail, je pourrai très bien vivre avec ce 60 %.

Ont peut donc dire que votre situation s'est améliorée ces deux dernières années. Voyez-vous une ombre à ce tableau ?

Oui, ma situation avec mon fils s'est détériorée. Nous n'arrivons plus à communiquer. Pour être honnête, j'ai un peur pour l'avenir de mon fils ...

Vous avez peur pour son avenir, mais dans quel sens ? Pour son avenir personnel, professionnel ?

J'ai énormément peur pour son avenir professionnel, car il n'est pas du tout intéressé par les études. Il a toutefois beaucoup de possibilités, il a de bonnes notes. Il me dit qu'il aimerait être architecte, archéologue. Il veut faire des études mais déteste l'école. J'ai peur qu'il n'ait pas la motivation. Je sais que je devrais trouver la force pour le motiver. C'est mon devoir de mère de motiver mon fils. De même, à l'école, ils apprennent à faire des dossiers, des demandes de stages, des recherches sur une profession et font ensuite un exposé. Mais là aussi, il connaît son thème depuis trois mois et n'a toujours rien commencé.

Pour son avenir personnel, j'ai peur qu'il tourne mal. Je n'arrive pas à communiquer avec lui. Seul quelqu'un de neutre avec une bonne influence pourrait l'aider.



Mon travail est très important à mes yeux et je tiens à le faire de la meilleure façon possible.

Qu'est-ce qui le fait souffrir à votre avis ?

Il souffre car je ne suis plus avec son père. Il me dit toujours que nous ne sommes pas une vraie famille, ce que je contredis. Oui, nous sommes une famille recomposée, certainement pas idéale, mais nous sommes toutefois une famille. Il n'a pas accepté cette situation. Il ne supporte pas notre appartement. Le jour de notre déménagement, il ne voulait pas voir l'appartement. Il ne se sent pas chez lui ici, même si c'est lui qui voulait absolument déménager. Quand j'ai trouvé cet appartement, il ne voulait même pas venir le visiter et maintenant, cela ne lui convient pas. Si dès le début il m'avait fait part de ses sentiments, j'aurais encore continué à chercher. Avec cet appartement, je désirais aussi me rapprocher de la famille de mon ami, afin que mon fils puisse jouer avec le neveu de mon compagnon.

Et à l'école ?

Il subit la violence. A l'école, il y a un groupe de jeunes qui l'embête, on lui vole ses affaires et quand il rentre à la maison, il se venge sur moi. J'ai téléphoné au travailleur social de l'école afin qu'il contrôle un peu la situation. Je suis contre la violence, mais j'ai dit à mon fils : « si on t'embête, tu tapes, et tu tapes plus fort là où ça fait mal ! Mais tu ne commences pas le premier ». J'ai également prévenu l'école que j'étais totalement d'accord sur le fait qu'il se défende. L'éducateur pense que mon fils favorise aussi cette violence par sa façon de provoquer les gens inconsciemment, par son regard. Je pense également qu'il ne supporte pas l'autorité. Je ne sais pas d'où lui vient ce comportement. Je pense lui avoir donné une bonne éducation ...



Je veux garder mon travail et ne pas le mettre en péril parce que ma situation morale devient instable.

Et vous-même, comment avez-vous vécu votre jeunesse ?

Je dois dire que même si je ne vivais pas à la maison, j'étais en pension chez les religieuses, ma jeunesse était très heureuse. J'ai manqué de l'amour et de la chaleur de ma mère, mais j'ai eu tellement d'autres choses à côté que ma jeunesse s'est très bien passée. J'étais très appréciée. L'affection que je n'ai pas reçue de ma mère, je l'ai reçue par les autres personnes que j'ai côtoyées. Pour moi, il est simple d'être heureux, il suffit de se sentir heureux soi-même et c'est en donnant du bonheur aux autres que l'on a cette sensation. Ils vous le rendent bien ensuite.

Pourquoi étiez-vous en pension ?

On était dix enfants à la maison et mes parents n'avaient pas les moyens. Nous étions tous en pension, garçons et filles. Mes sœurs n'ont pas supporté, pour elles c'était négatif, mais pas pour moi.

De quatre à cinq ans, j'étais une année en sanatorium car j'avais des problèmes de santé, ensuite je suis allée directement en pension. On était à l'école normale. On était chez les sœurs seulement pour manger et dormir. Je rentrais chez mes parents pendant les vacances. Je me rappelle que quand nous n'avions pas de bonnes notes à l'école, nous ne pouvions pas rentrer chez nous. C'était une éducation très stricte.

Qui payait vos frais d'institution ?

Mon père était ouvrier agricole, ma mère ne pouvait pas travailler avec tous ses enfants, nous recevions donc les allocations familiales pour familles nombreuses en France. J'ai commencé de travailler à seize ans dans une fabrique dès que j'ai réussi mon diplôme. J'ai eu la chance de connaître les propriétaires de l'usine, j'ai alors pu travailler un an en laboratoire. J'ai dû arrêter suite à des problèmes de santé, je souffrais d'un début de leucémie. Après j'ai travaillé dans la restauration.

J'ai commencé de travailler à seize ans dans une fabrique dès que j'ai réussi mon diplôme.

Je n'ai jamais fait d'apprentissage. Quand je suis arrivée en Suisse, j'ai commencé de faire des cours du soir de secrétariat pendant que je travaillais dans la restauration. J'ai ensuite trouvé ce travail de réceptionniste chez un physiothérapeute. J'ai été licenciée après huit ans, car il n'avait plus de travail. La suite, vous la connaissez ...

Ma vie a été faite de rencontres, j'ai trouvé du travail suite à des rencontres, des gens qui m'ont tendu la main.

Si j'avais eu la chance de faire une formation complète, un apprentissage, j'aurais peut-être eu plus de débouchés. C'est pourquoi j'aimerais que mon fils ait cette chance.

Si j'avais eu la chance de faire une formation complète, un apprentissage, j'aurais peut-être eu plus de débouchés.

Il lui faut une formation avec un bon diplôme pour réussir dans la vie. Je ne veux pas qu'il vive la même situation que moi. J'aimerais qu'on l'aide pour que cela ne se produise pas, c'est pour cela que je fonde beaucoup d'espoir dans ce soutien psychologique. J'espère que ces rencontres lui permettront de se prendre en main et de régler nos tensions.

Et pour vous, que vous manque-t-il pour améliorer votre situation ?

Aujourd'hui encore, j'aurais besoin d'aide, de conseils et soutien pour gérer mon budget, mais je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus car je limite déjà mes dépenses. Pourtant, nous achetons quelquefois des choses qui ne me paraissent pas essentielles pour vivre. Je ne m'achète pas d'habits neufs, ni meubles, mais je fais énormément pour mon fils. En même temps, il a très peu de loisirs. Il fait du chant et va commencer le kung-fu. J'aurais besoin d'aide, d'être mieux soutenu pour mon fils, pour les loisirs, etc. Je ne peux pas lui offrir grand-chose. Il me dit souvent que : « de toute façon on ne peut jamais rien faire, on est des pauvres ». Quand il me dit que nous sommes pauvres, cela fait très mal. Je lui rappelle que nous pouvons être contents avec ce que nous avons, qu'il y a des gens qui vivent de façon bien pire que nous. Par exemple, il y trois mois, nous dormions sur des matelas à même le sol, nous n'avions pas de lit. Je lui répète alors que d'autres personnes vivent encore dans des conditions très précaires et n'ont toujours pas de lit pour se coucher.

Que vous manque-t-il aujourd'hui pour être vraiment entendue, pour vous sortir de la pauvreté ?

Mon ami n'a pas de rentrées fixes, de ce fait, nous ne pouvons pas faire de budget. Nous vivons seulement sur mon petit salaire, sur ses indemnités de chômage et sur la pension de mon fils. Au début, on avait dit que l'on mettrait une partie du montant de la

pension de côté pour mon fils, pour quand il sera grand et en aura besoin, mais nous n'y arrivons pas.

Pour nous trois, nous avons entre 3000 francs et 3400 francs de budget par mois. Nous payons 1250 francs de loyer, ce que tout le monde paie (caisse-maladie, téléphone, nourriture, etc.). Quand je reçois mon salaire, je paie en premier toutes mes factures et fais ensuite la fin du mois avec ce qu'il reste pour la nourriture. Nous avons en général environ 600 francs pour manger et les loisirs. Je fais des trous dans le budget quand je n'arrive pas à tenir le mois ou vais à l'armée du salut. Mon ami va repérer

les actions, il regarde la nourriture à prix réduit et fait des réserves dans le congélateur. Cela nous permet de tenir les mois où nous avons moins d'argent, nous avons de la réserve.

Nous devons apprendre à nous organiser. Je suppose qu'une bonne organisation est la clé de bien des problèmes ...



Quand mon fils me dit que nous sommes pauvres, cela fait très mal.



**C'est plus facile de dire à mon
entourage que je suis en préretraite
et non au social.**

Entretien avec Y.V. du 24 mars 2010

Y.V. s'est retrouvée à l'aide sociale à la suite d'une décision AI. Pas prise en considération par l'AI pour de graves problèmes de dos l'empêchant de travailler, elle s'est retrouvée au service social en 2008. Elle vit maintenant avec son ami car elle ne pouvait subvenir seule à ses besoins. Mère célibataire de deux enfants, elle a passé toute sa vie à s'occuper de sa famille, tout en travaillant dans les soins pour personnes âgées. Après une longue attente et deux recours contre les décisions AI, elle se sent seule et démunie face au système de sécurité sociale suisse.

J'avais fait un recours au Tribunal de Neuchâtel lorsque nous nous étions rencontrées en 2008. Deux ans après, je reçois enfin la réponse! Vous vous rendez compte, deux ans pour rendre une décision. J'ai attendu deux ans pour une décision identique à celle

reçue en 2008! Le Tribunal ne s'est fondé que sur le jugement de la doctoresse du service médical régional et n'a pas pris en compte les avis de mes médecins traitants.

Moi, je me sens impuissante, je suis écoeuvrée. Je pensais au moins obtenir un 50 % d'invalidité car il m'est impossible de trouver un travail dans mon état. En ef-

fet, entre-temps, j'ai toujours continué à chercher des places de travail, à postuler. J'ai même fait quelques essais, mais cela n'a rien donné. Les douleurs sont trop grandes. Je vous le rappelle, je suis passablement limitée dans mes recherches d'emplois, puisque suite à la décision de l'AI en 2007, je ne peux exercer qu'un travail dans une activité semi-sédentaire, sans port de charges supérieures à cinq kilos, sans flexions antérieures du tronc, sans travail à la chaîne, sans montées et descentes d'escaliers, etc. L'âge avançant n'arrange pas les choses non plus. Personne ne veut d'une personne comme moi. Je dois dire qu'à la fin, je me suis découragée.

A cette situation viennent encore s'ajouter des frais d'avocat. J'avais en effet mandaté un avocat pour mes recours contre les décisions AI. J'avais payé une première somme de 2000 francs. Aujourd'hui, deux ans plus tard, je reçois un nouveau montant de 2000 francs. En tout, je dois 4000 francs. Je ne comprends pas! Cette situation est aberrante, les gens profitent de nous, nous sommes impuissants.

Si je veux dresser un portrait de ma situation actuelle, je dirais que c'est négatif du côté de l'AI et négatif du côté de l'avocat.

Ce qui m'a sauvée, ce qui est positif, c'est qu'aujourd'hui je peux bénéficier de mon 2^{ème} pilier. En effet, j'avais fait une demande au 2^{ème} pilier pour savoir combien je retirerai à la retraite. Ils m'ont répondu que je pourrai bientôt bénéficier de la rente anticipée et qu'une rente pont AVS me sera accordée de 60 à 64 ans. Je suis très heureuse, c'était enfin une bonne nouvelle. J'ai alors commencé à rembourser les services sociaux. Je suis également allée voir un spécialiste en conseils d'assurance pour avoir quelques explications sur ma future situation, sur ce que cela signifie effectivement de vivre sur son 2^{ème} pilier et cette rente pont. Je trouve que ces spécialistes ne sont pas assez connus

par la population. Les gens devraient avoir le réflexe d'oser demander conseil à des spécialistes en matière d'assurance. Ils donnent beaucoup de conseils intéressants, d'astuces, après évidemment il faut payer. Cela peut même devenir très coûteux, mais à la fin, cela en vaut la peine. C'est vrai qu'il ne faut pas se laisser entraîner non plus, car ces spécialistes ont toujours avantage à vous faire contracter telle option, telle assurance. Il faut savoir rester raisonnable et faire appel à leur aide pour nos besoins vitaux, pour ce qui est nécessaire.

J'ai attendu deux ans pour une décision identique à celle reçue en 2008!

On attend, on espère que la décision tombera prochainement et finalement vous ne recevez rien, alors que vos douleurs sont épouvantables et vous limitent au quotidien.

Vous n'êtes ainsi plus aux services sociaux ?

Non. Je rembourse actuellement les services sociaux pour l'argent qu'ils m'ont versé, alors que je pouvais déjà bénéficier de mon 2^{ème} pilier. C'est moi-même qui aie dû faire les comptes et dire combien je devais rembourser. En tout, j'ai bénéficié pendant trois ans de l'argent des services sociaux. Au début, je pensais que ce passage à l'aide sociale n'était que transitoire, en attente de la décision AI. Finalement j'ai été prise en charge pendant trois ans avec parallèlement des décisions négatives de l'AI. Ce n'est pas une vie ! Toute cette attente pour au bout du compte ne pas être prise en considération. On attend, on espère que la décision tombera prochainement et finalement vous ne recevez rien, alors que vos douleurs sont épouvantables et vous limitent au quotidien. Je suis vraiment écoeurée par notre système d'assurance. Aujourd'hui, je suis vraiment heureuse d'avoir pu bénéficier de cette rente pont AVS.

Cette rente est un véritable soulagement pour vous ...

Oui, vraiment. Aujourd'hui, j'utilise mon temps libre pour m'occuper de ma santé. Je me ménage. Ma situation s'est améliorée, mais j'ai cependant toujours un poids dans ma tête. Je vis mieux, mais je trouve que l'AI n'est pas correcte. Je ne supporte pas.

Je trouve injuste que l'AI ait ses propres médecins qui vous voient deux heures, ne vous connaissent pas et prennent une décision pour l'AI, alors que les deux spécialistes que j'ai consultés me donnaient les deux une invalidité de minimum 50 %. C'est également injuste de la part de l'AI de me refuser un reclassement professionnel, quand j'en fais la demande, alors

qu'on parle sans cesse d'intégration. Ce n'est qu'à la suite de mon premier recours qu'ils m'ont proposé un tel reclassement. Le système est d'un illogisme pur !



C'est plus facile de dire à mon entourage que je suis en préretraite et non au social.

Qu'est-ce qui aurait pu vous aider à sortir de cette situation ?

Qu'on m'aide à trouver un travail adéquat. Le service social m'a présenté deux places de travail de concierge. Une première fois dans une école et ensuite dans la cuisine d'un hôpital. Ces deux postes ne me convenaient pas, j'avais trop de douleurs. J'ai dû arrêter. J'ai également écrit à plusieurs fabriques, magasins, j'ai aussi demandé s'il y avait la possibilité de faire du travail à domicile. Mon plus grand problème vient du fait que je ne peux pas rester dans la même position pendant des heures. Cela n'a rien donné. J'ai même écrit au service de soins à domicile, puisque j'ai déjà travaillé avec des personnes âgées. Je savais que je ne pouvais pas faire des tâches physiques, demandant beaucoup d'efforts, mais j'étais consciente que je pouvais aider d'une autre manière. En donnant les médicaments, distribuant les repas, etc. Là aussi, la réponse était négative.

Vous étiez donc très déçue. Aujourd'hui, comment vivez-vous votre situation ?

Je vis avec 2800 francs. Seule, je ne pourrais pas vivre, je suis heureuse de pouvoir compter sur le soutien de mon ami. Je suis très soulagée de ne plus être aux services sociaux. C'est aussi plus facile de dire à mon entourage que je suis en préretraite et non au social. J'ai plus de plaisir à m'offrir certaines choses, à dépenser de l'argent qui m'appartient. Quand on sait que l'argent à notre disposition est celui que l'on a gagné en

travaillant, il est plus simple de pouvoir en profiter, de s'accorder quelques petits plaisirs. Avant je ne m'accordais rien du tout. J'étais toujours en train de calculer. Aujourd'hui encore je fais attention à mon argent, je tiens un budget et note mes dépenses. Je pense que la pauvreté est aujourd'hui, dans de nombreux cas, un problème de gestion du budget. Il faut savoir gérer son budget, noter les dépenses pour pouvoir faire des économies et savoir combien nous disposons pour le mois. Je connais la valeur de l'argent, je fais des comptes et sais toujours combien d'argent j'ai à disposition.



**Je ne peux pas dire que je vis
ma vie. Elle ne ressemble en rien
à ce que je m'étais imaginée.**

Par contre, je ne peux pas dire que je vis ma vie. Elle ne ressemble en rien à ce que je m'étais imaginée. En plus, je n'aime pas la solitude. Je me vois très mal vivre seule. Je l'ai vécu une fois quand mes enfants sont partis de la maison. Pour moi, c'était très difficile, même que ma fille vivait à quelques pas de chez moi. Je suis quelqu'un qui a besoin de contact, de par-

tager, de rencontrer de nouvelles personnes ... la solitude ne me convient pas. J'étais heureuse de retrouver quelqu'un, de pouvoir vivre ici. C'est vrai que sans travail, la solitude c'est très lourd à porter. La vie n'est pas facile.

Vous avez toujours réussi à vous en sortir dans la vie. Vous étiez une mère élevant seule ses deux enfants avec un salaire et la plupart du temps sans pension alimentaire. Comment faisiez-vous ?

Dans ces situations, il vaut mieux savoir calculer. On sait ce qu'il faut payer. Je payais mes factures et ce qu'il me restait, je le dépensais dans la nourriture. Il y a des gens qui font le contraire, pensent d'abord à manger et ensuite à payer les factures.

Mes enfants ne se sont jamais plaints, sentis lésés. J'ai également pu me payer une voiture, ce qui me permettait d'emmener mes enfants pique-niquer, promener. Je n'ai jamais eu peur pour mes enfants. Je n'ai jamais pensé à ce qu'ils puissent un jour se trouver en situation de précarité. On a toujours eu à manger, on a toujours su se débrouiller. Mon fils faisait partie des scouts, il sortait avec les scouts et faisait des excursions. Cela ne coûtait pas grand-chose et lui donnait l'occasion de découvrir beaucoup de choses, d'être entouré. Ma fille, quant à elle, a fait beaucoup de gymnastique. Mon fils a commencé à se plaindre de la pauvreté dès le début de ses études, car il ne gagnait rien.



**Je payais mes factures et ce qu'il
me restait, je le dépensais dans la
nourriture.**

Il a fait quatre ans au CPLN (centre professionnel du Littoral neuchâtelois) dans la technique. Je lui donnais de l'argent pour manger à midi et lui payais encore l'abonnement de train. Parfois, j'essayais de lui donner de l'argent de poche. Suivant les mois, je lui disais qu'il avait plus d'argent de poche que sa mère ! Il a également toujours travaillé pendant ses études. A la fin

cela faisait trop pour lui, il a fait une dépression la dernière année. Il devait rattraper du retard pour passer ses examens, cela était très difficile pour lui. Après ces quatre ans de formation de base, il devait encore faire deux ans pour être technicien. Il a terminé ses études à 22 ans et ensuite a fait son service militaire. Je l'ai entretenu jusqu'à ses 23 ans.

Ma fille a fait un apprentissage de vendeuse dans un grand magasin d'alimentation, ce qui permettait à mon fils d'aller l'aider de temps en temps le soir ou le samedi encore pour se faire de l'argent de poche. Parfois, ma fille lui prêtait également de l'argent. C'est comme ça que nous avons réussi à nous en sortir. Je suis fière que mes enfants s'en soient bien sortis et aient trouvé du travail.

Ma sœur s'est plaint, moi pas. Nous étions quatre dans la famille. Mon père était ouvrier. C'est vrai que nous n'avions pas beaucoup d'argent, que nous devions faire attention. J'ai eu une très belle jeunesse jusqu'à l'âge de mes treize ans, car je faisais beaucoup de choses avec mon père. Nous étions très proches et il m'apprenait beaucoup. Il était chauffeur de camion et chaque fois que je pouvais aller avec lui, j'étais très heureuse de pouvoir l'aider à faire ses livraisons. Parfois j'allais même travailler avec lui et je gagnais cinq francs par jour. Ensuite, pendant l'adolescence, je n'avais pas besoin de beaucoup d'argent car je n'aimais pas aller dans les bars. Je ne me plains ainsi pas du manque d'argent, ce qui m'a le plus dérangé est le manque de culture de ma mère. Nous n'allions

jamais au musée, au théâtre, au cinéma. Si nous sortions, c'était pour aller rendre visite à la famille.

Quand mon père est décédé et que ma mère s'est retrouvée seule avec nous, j'étais la seule à la maison. A l'époque, cela était très fréquent que les jeunes, une fois l'école obligatoire terminée, partent en Suisse allemande une année pour travailler

et apprendre la langue. Mes frères et sœurs avaient déjà quitté la maison, j'étais donc seule avec ma mère. Pour réduire les charges et le loyer, ma mère a loué une chambre de notre appartement à un étudiant.

Ma mère ne nous témoignait pas beaucoup d'affection, d'amour. Elle était très froide et ne nous livrait jamais ses sentiments. Elle calculait tout, elle était très radine. Elle travaillait aux CFF qui étaient avantgardistes à l'époque, car les employés pouvaient déjà bénéficier du 2^{ème} pilier.

Quand ma mère a pris sa retraite, elle avait assez d'argent. Elle nous aidait quand nous étions en difficulté. Son deuxième mari était très généreux et nous aidait parfois à nous offrir des choses que nous ne pouvions nous accorder avec nos propres moyens. Il m'a d'ailleurs aidée à acheter ma seconde voiture. J'ai toujours dit à ma mère de dépenser son argent de son vivant et de ne pas l'empiler dans un coin, que nous puissions encore lui dire merci si elle nous offrait quelque chose. Quand vous êtes dans votre cercueil, il est trop tard pour recevoir des remerciements.

Aujourd'hui, je fais attention à mon argent, mais je prends aussi du plaisir à m'acheter certaines choses. Comme je vous l'ai dit, cet argent est le mien, je peux le dépenser. Si je vois que j'ai les moyens, que j'ai le budget nécessaire, je vais m'acheter ce qui me fait plaisir. Si ce n'est pas le cas, j'y renonce. C'est simple.

Tout est une question de gestion de budget. Je suis actuellement heureuse de pouvoir m'accorder certains plaisirs, ce que je ne pouvais faire à l'aide sociale. De ce côté-là, je me sens libérée.



Je suis fière que mes enfants s'en soient bien sortis et aient trouvé du travail.



C'est un cercle vicieux, on ne sort pas du système.

Entretien avec J.S. du 24 mars 2010

J.S. est originaire de Côte d'Ivoire. Elle est arrivée en Suisse avec son mari à l'âge de 26 ans, son diplôme de médecine en poche. Arrivée en Suisse, elle pensait pouvoir suivre des cours et faire reconnaître ses diplômes, ce qui n'a pas été le cas. Elle a alors fait une formation de secrétaire médicale. Elle a également travaillé dans l'horlogerie, où elle a fait l'objet de mobbing, ce qui l'a conduit en dépression. J.S est au service social depuis 2007, à la suite de cette longue maladie. Elle a pu bénéficier d'un programme d'occupation à la réception des services sociaux. Cette activité lui a permis de structurer son quotidien et de se rendre utile, de reprendre confiance en elle et de travailler. Aujourd'hui, elle recherche du travail. Elle est également présidente d'une Association venant en aide aux enfants et adultes africains dans les hôpitaux.

Quels sont les événements qui vous ont marquée ces deux dernières années ?

Le plus positif est que j'ai repris confiance en moi. J'ai commencé à travailler au service social et cela m'a permis de comprendre beaucoup de choses, notamment dans le système de l'aide sociale. Je suis beaucoup plus rassurée, plus sûre de moi. J'ai eu beaucoup de contacts avec les gens, j'ai tissé des relations avec certaines personnes, des clients, des collaborateurs.



C'est un cercle vicieux, on ne sort pas du système.

J'ai également déménagé dans une autre commune. Je suis prise en charge par un autre service social.

Un autre domaine où je vois des évolutions depuis 2008 est celui de mon association SOS bébé en danger (www.sosbebe-en-danger.org). J'ai reçu beaucoup d'aide. Je

reviens d'Afrique où j'ai pu aider beaucoup de gens. J'ai récolté quinze kilos de médicaments que j'ai distribués là-bas. Je suis allée rendre visite aux malades, les soutenir moralement et donner des médicaments. On remarque qu'il y a une grande différence de pauvreté entre l'Afrique et la Suisse. En Suisse, la pauvreté est relative. On ne peut pas trop se plaindre comparé à la situation là-bas.

Concernant les points négatifs : J'ai dû quitter mon programme d'occupation début décembre 2009. C'était très difficile de devoir partir, tout le monde était triste. J'ai dû le quitter avec amertume, mais j'ai accepté cette situation. Il faut laisser la place aux autres. Je suis restée deux ans à 80 %. Aujourd'hui, je me suis inscrite au chômage. Comme je reçois les 70 % des 80 % de mon ancien salaire, ma commune doit compléter ce montant pour que j'obtienne le minimum vital. C'est un cercle vicieux, on ne sort pas du système. Il y a toujours ce lien avec l'aide sociale qui reste et pourrit un peu la vie. Il y a aussi énormément plus de contraintes, on est pris entre l'étau et l'enclume. Il y a la pression du chômage d'un côté et celle de l'aide sociale de l'autre. Le comble est que l'aide sociale et le chômage ne collaborent pas entre eux. Quand j'envoie des documents au chômage, ils sont censés les transmettre à mon assistant social, ce qu'il ne se fait pas. Les services sociaux m'appellent deux jours plus tard pour me demander les mêmes documents. Il n'y a pas de coordination entre les deux domaines et je trouve cela vraiment décevant.

Dans vos recherches d'emploi, vous sentez-vous aidée, voyez-vous des ouvertures ?

Avec la crise, les places sont limitées. Je suis ouverte à plusieurs postes. Je suis bien soutenue au chômage, je vais commencer un cours d'informatique. Un autre point négatif est qu'il n'y a rien d'innovant dans les cours. Tout ce que l'on me propose, je le connais déjà, je sais l'utiliser. C'est vrai que c'est un peu dommage.



Sur le plan moral, alors oui, ma situation s'est améliorée, par contre sur le plan financier, non.

Mon conseiller m'a déjà demandé si dans ma formation de secrétaire médicale, il ne me manquait pas un complément permettant de donner « un plus » à mon dossier. Il y a un cours sur la facturation que je n'ai pas encore fait. Je vais prendre contact avec l'école, et ensuite le chômage me paiera peut-être cette

formation. Je vais aussi voir avec une fondation pour faire une formation complémentaire d'aide soignante, par exemple. Cette fondation soutient les femmes et octroie des bourses de 5000 francs à celles désirant s'intégrer, faire une formation complémentaire. Je vais certainement faire ma demande une fois que je serai inscrite à l'école. Il faut que

la fondation remarque ma motivation, que je veux m'en sortir, avant qu'elle ne juge s'il est opportun de m'accorder une bourse. Sinon, je regarderai encore avec le chômage, s'il y a une possibilité de pouvoir faire cette formation d'aide soignante. Avec les connaissances que j'ai déjà, cela ne fera que me propulser.

Actuellement que faites-vous ?

Je fais des postulations, je suis toute la journée devant l'ordinateur pour chercher du travail, je fais des téléphones. C'est mon quotidien. Je suis à la maison et fais du courrier. J'aide aussi les gens qui n'arrivent pas à faire des lettres, des CV. En contrepartie, ils me versent quelque chose pour mon association, une somme symbolique. Il est vrai que je cherche aussi des fonds pour faire marcher mon association SOS bébé en danger.

J'ai également encore des contacts avec les gens du programme d'occupation. Je les rencontre la semaine prochaine pour leur raconter mon périple en Afrique.

Votre situation s'est-elle améliorée depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrées ?

Ma situation ne me convient pas. J'étais mieux avant, quand j'étais dans le programme d'occupation. C'est à cause de mon déménagement que j'ai dû quitter le programme. J'ai même demandé s'il n'était pas possible de faire un jumelage exceptionnel, que je reste au service social où j'étais et que ma commune actuelle paie à mon ancienne commune (rires). Ils n'ont pas accepté. J'ai ainsi dû arrêter le programme. Au service social, ils s'apprêtaient à renouveler mon contrat. J'ai sauté sur l'occasion de prendre cet appartement, car il est trop difficile de trouver un logement quand tu es au social. C'était une véritable aubaine, car je connaissais quelqu'un qui partait et m'a demandé de prendre son appartement sous sa couverture, le temps que l'on règle la situation avec le bailleur. Le service social a alors donné sa garantie, ce qui m'a permis de garder cet appartement.

Au service social, ils étaient prêts à renouveler mon contrat de 6 mois ou un an maximum. D'un jour à l'autre, je devais obligatoirement arrêter le programme, que cela soit aujourd'hui, dans six mois ou un an. Je suis en bonne santé, je ne suis plus malade, j'ai droit au chômage, alors logiquement je devais quitter ce programme d'occupation. Les personnes qui se retrouvent dans ces programmes sont des gens qui ont des problèmes de santé, qui sont un peu instables. La séparation était très difficile, mais maintenant je dois aller de l'avant. Je dois trouver un travail.

Par contre, je peux dire que ma situation s'est améliorée sur le plan moral, j'ai pris de l'assurance. J'ai travaillé dans le social, je sais maintenant comment ça marche, comment orienter les démarches. Je suis heureuse d'avoir pu apprendre tout cela. Sur le plan moral, alors oui, ma situation s'est améliorée, par contre sur le plan financier, non. Je suis toujours au même point (rires).

Qu'est-ce qui vous a manqué ces deux dernières années pour sortir de la pauvreté ?

Un travail avec un revenu décent. Un travail que j'aime me permettant de vivre. Même si je ne gagne pas beaucoup, lorsque l'on fait un travail que l'on aime, on s'investit. De plus, si j'avais eu l'occasion de suivre plus de cours, cela m'aurait aidée à m'en sortir. Je



La vérité se trouve dans la masse, dans les personnes vivant la pauvreté au quotidien.

trouve essentiel qu'autant le service social que le chômage s'appuient sur nos acquis pour nous proposer des cours spécifiques permettant de développer nos capacités.

Il serait également très intéressant de mettre une structure en place, par exemple sous la forme d'un journal à cœur ouvert ou d'un site Internet, où l'on peut déposer un certain nombre de réflexions. Un moyen de communication où les gens à l'aide

sociale pourraient vraiment parler de leur état d'âme ou de ce qui leur tient à cœur, déposer des témoignages, des réflexions. Cela aiderait vraiment, car la vérité se trouve dans la masse, dans les personnes vivant la pauvreté au quotidien. De plus, pour les personnes elles-mêmes, cela leur permettrait de voir qu'elles ne sont pas seules, qu'il y a d'autres personnes dans leur situation. Cela donnerait une voix à chacun, cela permettrait de dire tout haut ce que les gens pensent tout bas. Cela serait vraiment très intéressant.



Je voulais terminer mes études, mais arrivée ici, on me demandait de repartir à zéro. Cette non-reconnaissance des diplômes m'a tellement découragée, que j'ai décidé de faire autre chose.

Quel est votre plus grand combat au quotidien ?

Ma plus grande défaite est le fait que malgré tous mes efforts, malgré mon travail à la réception du service social, mon parcours, je n'ai pas encore trouvé un travail fixe, stable. Ma victoire est que j'ai toujours de l'espoir, je me suis intégrée en Suisse, je connais le système. Si j'ai pu enlever certains aprioris, préjugés dans la tête des gens, je suis déjà très contente. Si j'ai pu démontrer qu'en venant de l'étranger on peut apporter beaucoup, je suis heureuse.

Vous avez vécu en Côte d'Ivoire avant votre départ pour la Suisse. Quels souvenirs gardez-vous de votre vie en Afrique ?

J'ai eu la chance de naître dans une famille qui avait les moyens. Mes parents étaient des intellectuels, mon père était professeur de sciences mathématiques et de physique, ma mère éducatrice. Moi, j'ai passé toute mon enfance à l'internat. J'ai eu la chance de pouvoir manger à ma faim, de pouvoir aller à l'école et d'ensuite faire des études. J'ai vraiment eu la chance d'être née dans une famille aisée. Nos amis appartenaient au même cercle que nous. A l'époque, je ne réalisais pas que nous étions privilégiés, c'est aujourd'hui que je le remarque. J'ai reçu beaucoup de prix, car mon père m'enseignait tout. Il me poussait beaucoup et de ce fait j'étais dans les meilleures à l'école. Aujourd'hui, je remercie mes parents de nous avoir permis d'étudier et de nous avoir poussés. Je pense que sans cette formation, je n'aurais pas pu m'intégrer en Suisse. En Afrique, j'ai fait un baccalauréat et quatre ans de médecine à l'Université. Ensuite, je suis venue en Suisse avec mon mari. Je voulais terminer mes études, mais arrivée ici, on me demandait de repartir à zéro. Cela m'a tellement découragée, cette non-reconnaissance des diplômes, que j'ai décidé de faire autre chose. Je devais même refaire un test pour la maturité. Non, là c'est trop ! Les portes se ferment. On demande toujours plus aux gens. Nous vivons dans une société où il faut toujours se perfectionner et en même temps acquérir de l'expérience. Je plains les jeunes d'aujourd'hui.

Que pouvez-vous dire sur la situation des jeunes de nos jours ?

La situation s'est dégradée, nous avons totalement perdu certaines valeurs morales, la motivation pour le travail. Les jeunes d'aujourd'hui sont les partisans du moindre effort, ils recherchent toujours la facilité. Ils veulent tout, tout de suite. Il n'y a plus ce goût du travail, ce goût de la réussite personnelle. Cela vient du système qu'il faudrait revoir totalement. La famille, les parents, ils passent toute la journée dehors pour gagner de l'argent, ils ont perdu les petites valeurs morales, l'éducation. Ils ne voient plus leurs enfants, ne surveillent plus les devoirs, les fréquentations. C'est le capitalisme qui a pris le dessus. Les parents veulent que la société les remplace. Les jeunes sont livrés à eux-mêmes, et avec toute la violence communiquée par les médias, Internet, la télévision, les jeunes ne s'en sortent plus. Moi je n'ai pas d'enfants, mais j'en aimerais. A mon avis, quand on désire un enfant, il faut passer du temps avec lui, car on ne peut rattraper le temps perdu passé à ses côtés. Les enfants grandissent si vite. Tandis qu'un travail, on peut toujours en trouver. C'est clair qu'il faut rester informé, garder le contact, se mettre au courant des nouveautés sur le monde du travail. Il faut se maintenir à niveau, mais nous devons savoir placer nos priorités.

De plus, beaucoup de jeunes ne trouvent plus de première place de travail. Les entreprises ne prennent pas encore assez conscience qu'il est primordial d'engager des jeunes pour assurer l'avenir et leur permettre de gagner de l'expérience. Il faut sensibiliser les chefs d'entreprises, ils doivent faire confiance aux jeunes. Il s'agit de la relève de demain. D'un autre côté, il faut également sensibiliser les jeunes pour leur apprendre à se présenter, à s'exprimer et cela dès la première année de leur formation. Il est important de motiver les jeunes et de leur apprendre à donner le meilleur d'eux-mêmes pour assurer leur avenir.



**Pour aller aux services sociaux,
il faut vraiment être dans une extrême
précarité, qu'on n'ait plus aucune
autre solution.**

Entretien avec T.N. du 17 mars 2010

Après sa scolarité obligatoire, T.N. fait un apprentissage de peintre en carrosserie, suivi d'une formation élémentaire de dessinateur-électricien dans les années quatre-vingt. En 1990, l'entreprise qui l'emploie fait faillite et il se retrouve au chômage. A 38 ans, il entame un apprentissage de dessinateur-électricien dans un service public de fourniture d'énergie, qui ne peut l'engager par la suite. En 2004, il est à nouveau au chômage. Son droit aux indemnités épuisé, il est contraint de recourir à l'aide sociale. Actuellement, T.N. est fortement engagé dans le Comité des chômeurs et précaires (KABBA), qu'il a fondé, et est membre des Verts du canton de Berne.

Quels sont les événements qui vous ont marqué depuis 2008 ?

Comme il y a deux ans, je ne manque pas de travail, mais d'argent. J'ai travaillé à 20 % pour le comité d'initiative « Vivre ensemble, voter ensemble ; renforcer l'autonomie communale – rendre possible le droit de vote des étrangères et des étrangers ! ». Au plus fort de la collecte des signatures, mon taux d'occupation est passé à 50 % pendant deux mois.

Lorsque je l'ai dit aux services sociaux, ils ont immédiatement enclenché le processus de suppression de l'aide. Mon répondant m'a assuré que si je me réinscrivais après deux mois – puisque le poste repassait à 20 % –, je ne devrais pas refaire toutes les formalités d'inscription. Mais quand j'ai voulu me réinscrire, j'ai constaté que je devais tout recom-

mencer à zéro ! J'ai trouvé ça trop ridicule et je ne me suis pas réinscrit. Pendant un certain temps, j'ai donc vécu avec les 820 francs par mois que me rapportait mon poste à 20 %. Avec pour conséquence que je dois de l'argent à l'assurance-maladie.

Il n'y a pas longtemps, mon père est décédé et j'ai hérité d'une petite somme. Je

l'ai utilisée pour vivre pendant une année sans m'inscrire aux services sociaux. Elle sera bientôt épuisée et je devrai certainement retourner aux services sociaux.

Ma plus grande peur, c'est qu'on m'envoie au centre de compétence Travail. Bien que ses travailleurs sociaux soient très engagés, leur attitude peut vraiment être gonflante : « Mon pauvre monsieur ! ». J'ai le droit d'être traité comme tout le monde !

L'horreur, c'est aussi que le centre de compétence Travail ne vous croit pas capable de vous débrouiller tout seul avec des documents. Tout ce qu'on fait est contrôlé par un travailleur social.

« Comme il y a deux ans, je ne manque pas de travail, mais d'argent.

Que faites-vous actuellement ?

D'une part, je travaille pour l'association « Comité des chômeurs et précaires » (KABBA) que j'ai fondée et, de l'autre, pour le comité référendaire « Non au démantèlement de la LACI », dont je suis le coprésident, et pour lequel j'ai préparé la campagne. Ça consiste à rédiger et expédier les convocations aux réunions, à élaborer les feuilles de signatures et à assurer la maintenance du site Internet. Ces deux occupations sont bénévoles. Donc, je travaille beaucoup, mais je ne gagne rien. Il est très rare qu'on me propose un travail payé. Le dernier mandat rémunéré que j'ai eu venait de la Haute école de travail social de Lucerne.

Je suis toujours en contact avec des gens qui gagnent de l'argent et n'y pensent pas, alors que moi, je n'en gagne pas et j'y pense tout le temps. Cela me préoccupe beaucoup, parce que notre société est bâtie sur l'argent. C'est une expérience amère : on n'a rien sans argent. Il m'arrive souvent de payer des gens pour un travail et d'avoir moi-même les poches vides.

C'est pour cela qu'un revenu minimum sans conditions me serait extrêmement utile. Je sais d'expérience que les gens qui veulent rester chez eux à ne rien faire sont une infime minorité.

« Pendant un certain temps, j'ai donc vécu avec les 820 francs par mois que me rapportait mon poste à 20 %. Avec pour conséquence que je dois de l'argent à l'assurance-maladie.

Votre situation s'est-elle améliorée depuis le dernier entretien ?

Rien n'a changé. Cela dit, je ne sais pas quelle sera ma situation dans trois mois, quand je devrai retourner aux services sociaux. Je n'en ai aucune idée.

Vous nous aviez dit à l'époque que vous essayiez de monter à Berne un café Internet pour les personnes touchées par la pauvreté. Avez-vous réussi ?

Le dossier est prêt. J'ai déjà réussi à réunir plusieurs milliers de francs de dons, mais cela ne suffit malheureusement pas. Le plus grand problème, ce sont les locaux. J'ai tout l'équipement – les ordinateurs, les écrans, etc. –, mais il est difficile de trouver un local approprié à un prix raisonnable. Je me suis mis à la recherche de dons pour financer un local, mais j'ai dû mettre le projet provisoirement de côté à cause de mon travail pour le comité référendaire. Bref, nous sommes à la recherche de nouveaux donateurs et d'un local adéquat. J'ai aussi soumis le dossier aux services sociaux, mais ils l'ont refusé. Je suppose que c'est parce qu'il n'était pas rédigé dans ce que j'appelle le « langage des travailleurs sociaux ». Je l'ai donc remanié et je peux maintenant continuer à travailler avec cette nouvelle version. Je trouve qu'il est très important que les personnes touchées par la pauvreté aient elles aussi un endroit pour utiliser un ordinateur. Par exemple, si le mien tombait en panne, l'association KABBA et moi, nous aurions un gros problème, parce que je ne pourrais plus assurer ni le travail administratif, ni la maintenance du site Internet !



Il m'arrive souvent de payer des gens pour un travail et d'avoir moi-même les poches vides.

Je voulais aussi créer un groupe d'intérêts réunissant des chômeurs et des personnes en situation précaire. C'est ce que j'ai fait, puisque KABBA et ce groupe d'intérêt forment désormais un seul et même organisme. Notre structure est politique, quasi-syndicale. Cette fusion et l'orientation politique de KABBA reposent sur les propos de Philippe Perrenoud qui, à l'oc-

casion de la parution du premier rapport social bernois, a déclaré que les pauvres ne disposent pas de lobby, qu'il n'existe pas de parti des pauvres et que même la gauche ne connaît que très mal la pauvreté. Nous sommes tout à fait de cet avis.

L'association KABBA a 60 membres, dont 10 ne sont pas touchés par la pauvreté. Parmi eux, on trouve quelques membres du Conseil de ville de Berne qui appartiennent au PS ou à l'Alliance verte. Je suis moi-même membre des Verts du canton de Berne. C'est évidemment utile pour influencer le débat politique.

Je trouve par exemple scandaleux qu'une motion du Conseil de ville exige que les bénéficiaires de l'aide sociale renoncent à la protection des données. Si elle est acceptée, je suis prêt à déposer plainte. Tous ceux qui sont obligés de recourir à l'aide sociale sont mis dans le même sac et soupçonnés de vouloir l'arnaquer. Ce soupçon détourne l'attention du véritable scandale : l'existence de salaires inférieurs au seuil de l'aide sociale et le fait que des gens qui ont du travail doivent y recourir. C'est encore une fois l'économie qui en profite. Il devrait y avoir des inspecteurs sociaux qui recherchent les gens qui auraient droit à l'aide sociale, et pas le contraire. C'est honteux de voir combien de milliards sont utilisés pour les banques et combien d'argent on utilise pour le reste. C'est vraiment honteux !

De quoi avez-vous manqué ces deux dernières années ?

Que vous aurait-il fallu pour améliorer votre situation ?

Depuis quelque temps, on entend souvent parler de perméabilité des systèmes. Il existe une association Travail et environnement. J'ai regardé ce qu'elle propose et j'ai vu qu'il y a des offres qui ont l'air faites sur mesure pour moi : engagement social, comment on développe une organisation, etc. Le malheur, c'est que la ville de Berne envoie tout le monde au centre de compétence Travail. Le centre de compétence Travail pourrait les aiguiller vers d'autres organismes, mais dans mon cas, il m'a refusé l'offre de l'association Travail et environnement.

Par ailleurs, j'avais obtenu une place de stage de six mois dans un syndicat. Comme ils avaient peu d'argent, ils n'auraient pas pu me verser un salaire, mais j'aurais eu l'occasion d'apprendre beaucoup de choses. Tout était réglé, lorsque le centre de compétence Travail a exigé que le syndicat me paie, sinon ils refusaient le stage. C'est absolument scandaleux de m'avoir empêché de faire un stage que j'avais trouvé moi-même. D'habitude, ils disent tout de suite : « Allez travailler là et là, nous prenons le salaire en charge » et voilà que c'était impossible pour ce stage.

De toute façon, les travailleurs sociaux partent généralement de l'idée que les chômeurs et les bénéficiaires de l'aide sociale sont des ignorants. Les aptitudes concrètes et les acquis ne comptent pas si on n'a pas de diplôme pour les prouver. Donc, j'aimerais que les services sociaux élargissent leur offre de formation et que les personnes concernées puissent faire

leur choix elles-mêmes. Les services sociaux peuvent offrir leurs conseils, mais la décision doit appartenir à la personne elle-même, car recourir à l'aide sociale, c'est aussi perdre son autonomie. Ce n'est pas facile d'aller aux services sociaux. Pour moi, ça a été difficile la première fois et ça ne sera pas plus facile la deuxième fois. Mais peut-être qu'un miracle va se produire et que je pourrai l'éviter. Pour aller aux services sociaux, il faut vraiment être dans une extrême précarité, qu'on n'ait plus aucune autre solution.

Pour aller aux services sociaux, il faut vraiment être dans une extrême précarité, qu'on n'ait plus aucune autre solution.

Que vous manque-t-il aujourd'hui ?

L'association manque d'argent. Ce qui lui coûte le plus cher, ce sont les billets de train qui permettent de préserver les contacts au niveau national.

Quelles ont été les plus grandes difficultés et les plus grands succès de ces deux dernières années ?

La plus grande difficulté a été financière. Et la plus grande réussite l'initiative « Vivre ensemble, voter ensemble ». Nous avons pu rassembler à temps le nombre de signatures nécessaire et notre association s'est classée au deuxième rang du palmarès des collecteurs de signatures les plus actifs. Nos résultats sont comparables à ceux de certaines grandes organisations comme le syndicat Unia et le PS. Seulement, ça ne me sert à rien. Au contraire : nous pauvres Suisses, on nous considère comme des xénophobes et des racistes.

En pensant à votre jeunesse, y a-t-il des événements qui vous ont fait comprendre que votre enfance était différente de celle de vos camarades ?

Je n'aurais pas assez de temps pour vous raconter mon enfance. Sur ce plan, ma vie est relativement compliquée. J'ai grandi à la fois chez mes parents et dans des foyers. Le séjour qui m'a le plus marqué est celui que j'ai fait dans un foyer dirigé par des nonnes à Malters. J'y suis resté jusqu'à l'âge de huit ans.

Il y a aussi des pans de mon enfance dont je n'ai jamais rien su – mes parents sont décédés tous les deux. Je sais seulement que j'ai été dans plusieurs foyers. Ça me rend aussi un peu différent de la majorité des gens. C'est compliqué : j'ai grandi à la fois à Malters, à Bâle et à Zoug, et là, à la fois en ville et à Unter- et Oberägeri. De ce fait, j'ai souvent changé d'école. J'ai été dans beaucoup d'écoles – au moins dix.

**Y a-t-il un événement de votre enfance qui vous a marqué ?
Vous est-il arrivé de vous sentir isolé ou exclu ?**

Les systèmes scolaires étaient très différents d'un canton à l'autre, et chaque fois que je changeais d'école, j'étais confronté à une situation complètement différente. Ça m'a posé de gros problèmes. Au début des années septante, nous avons dû faire un test d'intelligence avec un prof d'allemand. J'ai fait le meilleur résultat et le prof, étonné, a dit devant toute la classe : « D'habitude, ils sont trop bêtes, mais ça, ils y arrivent. » « Ils », c'étaient les dyslexiques. J'étais légèrement dyslexique, et j'avais toujours un peu de peine avec les langues. Par contre, en maths, j'ai toujours été très bon. Etre traité d'idiot devant toute la classe, ça m'a marqué pour la vie. Ensuite, j'ai été placé dans l'enseignement spécialisé. Là, j'ai eu un très bon prof, qui a tout de suite remarqué que j'étais bien plus avancé que les autres élèves. On m'a envoyé chez le psychologue scolaire et je suis retourné à l'école ordinaire.

A l'époque, il était déjà difficile de trouver un apprentissage quand on était en classe générale. Après l'école, j'ai fait un apprentissage de peintre en carrosserie – mais sans enthousiasme. Ce n'est pas bien de forcer les jeunes à apprendre un métier qui ne leur dit rien juste pour qu'ils aient une formation. Les plus vieux se sont toujours plaints de la jeunesse. En 2000, j'ai pu faire un deuxième apprentissage de dessinateur-électricien et j'ai constaté que mes jeunes collègues n'étaient pas pires que les jeunes pendant ma jeunesse à moi. La seule chose, c'est que la pression que subissent les jeunes d'aujourd'hui est beaucoup plus forte. On ignore volontairement que la jeunesse en général et la puberté en particulier sont des phases difficiles. D'ailleurs, j'ai lu récemment qu'il est prouvé que la puberté dure plus longtemps qu'autrefois.

Vos parents avaient-ils déjà des difficultés financières ?

Oui, mais c'était avant que mon père travaille au pénitencier. Mon père était peintre en bâtiment et au pénitencier, il était chef du service de peinture. Mais si mon enfance est compliquée, ce n'est pas parce que mes parents avaient des difficultés financières au début. C'est pour d'autres raisons familiales, sur lesquelles je ne peux pas entrer en détail ici. Par exemple, il a été question que je sois adopté par une éducatrice chez laquelle j'aurais été très heureux. Mais mon père a empêché l'adoption.

Malgré toute cette situation inhabituelle ou peut-être même grâce à elle, je considère que mon enfance et ma jeunesse ont été des enrichissements pour moi. Bien entendu, elles ont aussi influencé ma façon de voir le monde.



La plupart de mes amis ne savent pas que je suis, à l'aide sociale.

Entretien avec M.E, du 19 mars 2010

M.E est à l'aide sociale depuis janvier 2008 suite à une maladie, un burnout. Il a également été victime de la crise des « subprimes ». Il possédait un immeuble qui a été dévalué. Il est tombé dans cette spirale infernale après 35 ans de travail en tant que coiffeur indépendant. Une fois à l'aide sociale, il a cherché à monter une affaire indépendante dans les transports de marchandises, pour trouver une porte de sortie à sa situation précaire. Il a fait une étude de marché et pris contact avec plusieurs entreprises pour offrir ses services.

Quels sont les événements qui vous ont marqué ces deux dernières années ? Les bons et les mauvais moments ?

Ce qui m'a fait le plus de bien est ma psychothérapie, je voulais apprendre à me connaître et grâce à ma thérapie, j'ai compris pourquoi j'avais fait un burnout. J'étais trop ambitieux, je voulais toujours être le meilleur dans tout. Je suis en train d'apprendre à gérer

cela. Avant, j'étais plutôt un donneur de leçons, je ne montrais pas mes faiblesses, je ne me confiais pas. J'étais plutôt le confident, car quand on veut être le meilleur, être dans les meilleurs, on ne peut avoir de faiblesses. Aujourd'hui, j'ai appris à reconnaître mes faiblesses et j'ai remarqué que les gens t'aimaient aussi, même avec tes imperfections, car il faut bien se mettre dans la tête que personne n'est parfait. Chacun est bon dans son domaine, chacun à quelque chose à apprendre à l'autre, de l'autre. C'est toute une philosophie à assimiler, je peux dire qu'actuellement je suis beaucoup mieux dans ma tête, plus

équilibré. Avant j'oubliais mon passé, il n'y avait que le présent et l'avenir qui m'importaient. Pourtant, pour bien vivre son futur et son présent, il faut pouvoir comprendre son passé. On est plus réfléchi et on peut aller de l'avant quand on a compris son histoire.

Aujourd'hui, j'ai appris à reconnaître mes faiblesses et j'ai remarqué que les gens t'aimaient aussi, même avec tes imperfections, car il faut bien se mettre dans la tête que personne n'est parfait.

Vous avez appris à vous apprécier tel que vous êtes.

Oui, avant j'avais ce sentiment de grande honte d'aller au service social, maintenant ça me gêne moins de le dire. Ce droit existe pour moi aussi. Malheureusement je suis tombé, ce qui montre que j'ai aussi mes faiblesses. Je dois vivre avec. Grâce à mon

psychothérapeute, j'arrive à assumer mon histoire. Je me dis qu'avec le stress dans lequel nous vivons, de plus en plus de gens tombent en dépression et les assurances, le social, doivent assumer tout ce stress engendré par notre société.

Dans notre monde actuel, les gens courent partout et ne savent guère s'arrêter. Le monde va mal car la société exige toujours plus. Nous ne sommes jamais assez parfaits, il y a de plus en plus d'exigences,

il faut toujours faire de la formation continue, toujours obtenir un diplôme en plus. Avant on faisait notre vie avec notre métier. Aujourd'hui sans formation continue, on n'y arrive pas, on est vite hors circuit.

Oui, avant j'avais ce sentiment de grande honte d'aller au service social, maintenant ça me gêne moins de le dire.

Avez-vous encore vécu quelque chose de positif ces deux dernières années ?

Le sport m'apporte également du positif. Je fais encore du tennis, du vélo avec des amis.

Sinon, après c'est plutôt du négatif. Je dois aller au tribunal, car je ne peux plus payer la pension alimentaire à mon ex-femme. Le social ne me verse pas la pension pour elle. Elle me réclame l'argent à moi et non au service social, alors qu'elle devrait aller leur

demander directement. Le service social lui a déjà dit, mais elle ne veut rien savoir. Je ne comprends pas pourquoi elle insiste tant.

Sinon je suis également déçu que mon projet avec la CEP (Chambre d'économie publique) n'ait pas abouti. Avec la crise, la machine outil a énormément souffert, il n'y a plus de débouchés. J'avais fait mon étude de marché pour pouvoir lancer mon projet de transport. C'était très positif, les entrepreneurs étaient intéressés par mon projet. Je voulais transporter des marchandises dans des délais très courts ou aller chercher des clients. Mon projet était encore en phase d'élaboration. Une grande entreprise m'avait également demandé si j'étais prêt à aller dans des pays limitrophes, en France, en Allemagne, en Italie, pour chercher des pièces dans des délais courts. J'ai aussi exploré cette piste qui m'intéressait beaucoup, car il arrive souvent que des machines ne tournent pas, car il manque une pièce, etc. Avec cette crise économique, la région a énormément souffert et mon projet n'a pas abouti.

Finalement, j'ai aussi fait une demande AI, il y a une année. Avant je ne voulais pas, pour moi c'était une honte. J'attends la décision de l'office AI. J'ai dû aller à Lausanne chez leur médecin au service médical régional, il y a quelques mois. J'attends la décision qui devrait tomber dans les mois

qui suivent. C'est mon psychothérapeute qui m'a convaincu de faire cette demande.

Sinon, du côté de l'aide sociale, j'ai toujours de la peine à vivre avec ce montant limité à disposition. On ne vit pas avec ça. C'est vraiment le minimum. J'économise beaucoup avec les repas. C'est aussi plus facile d'économiser quand on ne travaille pas. J'ai plus le temps de faire les magasins, de repérer les prix bas. Mes vêtements ? Je les achète tous en promotion. On trouve des promotions toute l'année de nos jours. Quand tu as le temps, tu prends le temps de regarder. Quand tu travailles, si tu vois quelque chose qui te plaît, tu l'achètes. Aujourd'hui, je prends le temps, je peux attendre.

Je limite aussi mes sorties, j'invite moins mes amis. Je ne peux plus faire des festins comme avant. La plupart de mes amis ne savent pas que je suis pauvre, à l'aide sociale, je préfère encore le cacher.

Quand j'étais jeune on avait des difficultés d'argent. Mon père dépensait tout son argent, on n'arrivait pas à nouer les deux bouts, malgré son bon salaire. Je ne voulais jamais en arriver là, je ne voulais pas revivre cette situation et montrer que je suis pauvre.



La plupart de mes amis ne savent pas que je suis pauvre, à l'aide sociale, je préfère encore le cacher.

Comment avez-vous vécu votre jeunesse ?

J'ai eu une belle jeunesse. Je manquais d'affection de mes parents, j'ai eu une éducation très stricte, on ne disait jamais qu'on t'aimait. Mon père n'était presque jamais à la maison, je ne le voyais pas souvent. Il était toujours au bistrot, aux jeux. C'est pourquoi nous n'avions pas d'argent, car il dépensait tout. Ma mère devait travailler pour subvenir à nos besoins et comme elle était seule à devoir élever trois enfants, elle était très dure, très stricte et n'hésitait pas à prendre la baguette si nous n'obéissions pas. Elle était obligée de nous faire peur avec ce moyen de pression, car quand tu t'étais fait rosser quelques fois, tu ne recommençais pas (rires).

On a toujours eu à manger, mais nous n'appartenions pas aux gens aisés. Par exemple, mon vélo, c'est moi-même qui me le suis payé. Si je voulais quelque chose de plus, c'est moi qui devais me l'offrir. Dès mon plus jeune âge, j'ai travaillé pour me faire de l'argent. Je travaillais comme facteur pendant mes vacances scolaires. Je faisais des petits jobs ... j'allais cueillir des fleurs et les revendais. Je pêchais même des têtards et les vendais aux passants et aux autres enfants pour 50 centimes la pièce ! J'ai vite appris à me débrouiller. J'étais un enfant de la rue, j'ai été élevé dans la rue. Je pense que c'est pour ça que j'ai appris à être le plus fort, car c'est la loi du plus fort qui régit

le monde de la rue. J'étais très respecté car j'étais très fort, pas forcément en force, mais on n'osait pas me toucher. Je n'avais pas peur de prendre des coups, je me suis fais respecter, c'est de là que j'ai appris à lutter et à aller de l'avant. La rue m'a appris que le petit, c'est celui qu'on écrase. Je me suis toujours dit que je ne serai jamais ce dernier. Je pense que cette jeunesse m'a beaucoup aidé pour la suite. J'ai appris à être débrouillard, « démerde ».

Vous deviez être respecté par les autres enfants. Voyiez-vous une différence entre vous-même et vos camarades de classe à l'époque ?

Non, j'avais quand même le minimum. On avait à manger, j'étais habillé. C'est si je voulais un beau pull ou une belle veste que mes parents ne pouvaient me l'offrir.

Une fois pour le camp de ski, j'étais le seul à ne pas pouvoir partir car mes parents ne pouvaient pas payer. Finalement, c'est l'institutrice qui m'a offert le camp. Ce geste m'a touché.

Y a-t-il un autre événement particulier qui a marqué votre enfance ?

Je ne supporte pas l'injustice. Je suis prêt à faire n'importe quoi contre l'injustice. Une fois ma mère m'a puni, je devais faire la vaisselle seul, pour une chose injuste, quelque chose que je n'avais pas fait. Je ne voulais pas faire cette vaisselle. J'étais en rage contre ma mère, nous devenions très agressifs. Mon père ne s'occupait jamais de mon éducation, mais il a remarqué que la situation s'envenimait et qu'il fallait réagir. Il m'a alors proposé de m'aider à faire la vaisselle. C'est là que j'ai vu qu'il y avait de l'affection, de l'amour de la part de mon père. Cet événement m'a marqué.

Ma scolarité, je l'ai passée dans une école privée, l'enseignement se donnait par des chanoines. Il n'y avait que des garçons, ce collège était unisexue. L'ambiance n'était pas très saine. Il y a eu des histoires. J'avais demandé à aller dans cette école, car à l'école obligatoire, il y avait un professeur qui était fou. Il tapait les enfants avec la règle sur la tête. Une fois, il avait assommé un élève de quatrième année. Je ne voulais plus aller à

l'école. C'est pourquoi mes parents m'ont mis dans cet établissement.

A l'époque, si tu recevais une claque à l'école par un professeur, tu n'allais pas te plaindre à la maison, car tu en recevais une deuxième. Aujourd'hui, il y a du laxisme dans l'éducation. Les parents attendent que l'école fasse l'éducation de leurs enfants. De plus, les jeunes deviennent

de plus en plus violents. Moi, je trouve que l'éducation est très facile. J'ai toujours donné des limites à mes enfants. S'ils font une bêtise, je leur dis qu'ils ne peuvent pas faire cela et je leur en donne la raison. S'ils recommencent, je hausse le ton. Si cela ne suffit pas, je donne la fessée à la troisième tentative. Dès que les enfants ont compris où se trouve la limite, ils vont jusqu'à la deuxième phase et ensuite arrêtent pour ne pas recevoir la fessée. Chez toi, c'est toi qui décide, il y a des règles et tes enfants doivent les respecter. Il y a de l'amour, du contact, mais les enfants savent qu'il ne faut pas dépasser les limites. C'est pour ça que je trouve l'éducation très facile. Aujourd'hui encore j'ai de très bons contacts avec mes enfants, je les vois souvent.



Je dois dire que le fait d'avoir fait ce rapport social m'a fait du bien.

Actuellement que faites vous ?

Je glande (rires). Non je ne fais rien. Ma demande AI me tranquillise, et je sais que si cela ne va pas, je pourrai toujours prendre ma retraite. Je suis presque sécurisé que cette situation arrive maintenant, à mes 60 ans et non dix ans plus tôt, car je ne saurais pas comment faire. Aujourd'hui, je sais que j'aurai bientôt ma retraite, ce qui est rassurant.

Votre situation s'est-elle améliorée depuis notre dernière rencontre ?

Psychologiquement, oui. Mon plus grand combat est contre moi-même. Je dois dire que le fait d'avoir fait ce rapport social m'a fait du bien. Ça m'a fait sortir et c'était la première fois que je racontais mon histoire. Le fait de consulter un psychothérapeute m'a permis de faire ce rapport.

Je trouve que le système de sécurité sociale est bien en Suisse. Nous sommes bien aidés et soutenus. On ne veut pas te donner plus qu'il t'en faut, mais on ne te laisse pas crever de faim.

En Suisse, j'ai l'impression qu'on peut être aidé, qu'on ne peut avoir cette misère. Peut-être que dans notre pays, les gens que nous voyons dans la rue sont ceux qui n'ont pas voulu ou pas eu le courage de demander l'aide sociale. Les vrais pauvres, peut-être qu'ils ne demandent pas d'aide. En Suisse, on n'a pas à faire la manche dans la rue, le gouvernement, les cantons, les associations nous aident. Nous nous sentons pas mal soutenus.



J'ai une bonne situation : une bonne équipe au travail, avec laquelle je m'entends très bien.

Entretien avec P.H. du 25 mars 2010

Lors du premier entretien P. H. bénéficiait de l'aide sociale. Il vivait à l'époque avec sa femme et leurs deux petits enfants dans un trois pièces à Bienne. Après son apprentissage de polymécanicien de 1999 à 2003, P. H. a suivi un cours de formateur professionnel avant d'accomplir une formation en informatique ES de 2005 à 2008. Il lui a été très difficile de retrouver un emploi de polymécanicien après la perte de son travail. Le fait de suivre une formation d'informaticien décourageait les employeurs potentiels, qui n'envisageaient pas d'engager une personne ne souhaitant pas rester dans la branche, et ses candidatures se soldaient toutes par des réponses négatives.

Quels sont les événements qui vous ont marqué depuis 2008 ?

Le plus important est d'avoir trouvé un travail, celui que j'occupe actuellement dans une entreprise d'informatique. Sinon, aucun en particulier. Je savais déjà lors du dernier entretien que ma situation allait s'améliorer incessamment. J'avais eu quelques places temporaires et j'avais déjà en vue mon poste actuel. C'est la seule chose qui compte en réalité.

Que faites-vous actuellement ?

Je travaille, je continue à me former. Je suis engagé à 90 % comme informaticien et je suis parallèlement une formation continue dans le domaine de l'informatique. Je suis aussi expert pour la formation de base en informatique. C'est-à-dire que je dois juger si les questions d'examen sont de vraies questions d'examen.



Oui, j'ai réussi ma formation et grâce à ça j'ai obtenu mon poste actuel.

Votre situation s'est-elle améliorée depuis le dernier entretien ?

Elle s'est améliorée, logique. Je veux dire que, quand on gagne de l'argent et pas mal en plus, c'est une amélioration, il n'y a pas de doute. Il n'y a rien eu de négatif, tout s'est amélioré.

Vous nous aviez dit à l'époque que vous étiez sur le point de terminer une formation en informatique. Ce projet a donc réussi.

Oui, j'ai réussi ma formation et grâce à ça j'ai obtenu mon poste actuel.

De quoi avez-vous manqué ces deux dernières années ?

Que vous aurait-il fallu pour améliorer votre situation ?

Je n'ai manqué de rien. J'avais en vue mon travail actuel, j'ai eu ce travail et j'ai travaillé ces deux dernières années. Rien ne m'a manqué en réalité.

Que vous manque-t-il aujourd'hui ?

Je ne vois rien. J'ai une bonne situation : une bonne équipe au travail, avec laquelle je m'entends très bien. En plus, je peux m'affirmer et élargir mon savoir-faire. Je dirais même que, actuellement, je suis très bon dans mon domaine. La preuve ? On m'a donné certaines tâches de chef de projet. J'ai mes propres projets, que je dois diriger et réaliser.

Quelles ont été les plus grandes difficultés et les plus grands succès de ces deux dernières années ?

La difficulté, c'est le temps. Le temps, c'est toujours le problème, avec le travail, l'école et la famille. Le point positif, c'est que, au travail, j'ai toujours réussi à mener à bien de bons projets. Et à la maison, tout va bien avec les enfants. Ils vont au jardin d'enfants à présent.

En pensant à votre jeunesse, y a-t-il des événements qui vous ont fait comprendre que votre enfance était différente de celle de vos camarades d'école ?

Que dire ? D'un côté oui : mes parents ont divorcé et j'ai été en partie élevé par ma grand-mère, ce qui n'est pas la norme. Mais je ne crois pas que l'on puisse y voir la raison ou la cause de mes difficultés financières. En fin de compte, chacun est responsable de ce qu'il fait. Je pense que je n'avais pas assez d'ambition, j'avais trop peu de motivation, mais cela n'a rien à voir avec mon enfance.

Y a-t-il un événement particulier de votre enfance qui vous a marqué ? Vous est-il arrivé de vous sentir exclu ou seul ?

Non. J'ai toujours eu des copains et parfois les mauvais ! J'ai fait pas mal de conneries. Quelle est la situation de vos enfants ?



J'ai une bonne situation : une bonne équipe au travail, avec laquelle je m'entends très bien.

Ils ont beaucoup trop. Ils ont déjà bien plus que ce que j'avais. Je suppose qu'ils sont heureux. Peut-être que le fait de vivre à Bienne est un désavantage pour eux. Nous ne sommes pas libres et flexibles, comme si nous vivions dans un petit village. Nous ne pouvons simplement pas leur dire : allez jouer dehors ! Mais sinon, ils vivent bien.

Les jeunes ont la parole

2010 a été proclamée année européenne de la lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale. Non pas que la pauvreté batte des records cette année, mais simplement parce que l'Union Européenne veut, par un programme de sensibilisation, renouveler son engagement et celui des Etats à lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale. Elle compte également promouvoir une plus grande cohésion sociale, favoriser l'engagement de chacun et reconnaître le droit fondamental des personnes en situation précaire à vivre dans la dignité et à prendre une part active à la société. Cette année 2010 permet également aux personnes touchées par la pauvreté de prendre la parole. A cette occasion, les Etats, les collectivités territoriales ou locales, les associations mettent en place des projets, des actions pour faire reculer la misère et l'exclusion sociale et sensibiliser la population et la politique à ce problème, dont on fait peu de cas et dont les victimes vivent souvent cachées.

Le mouvement de lutte contre la pauvreté ATD Quart Monde¹ a décidé de relever les défis de la misère et de l'exclusion sociale avec ses jeunes cette année. Ces derniers constituent en effet un groupe à part, puisqu'ils se trouvent au seuil de l'indépendance financière et sociale et cherchent leur propre place dans la société. « Les jeunes portent en eux les inquiétudes, les défis et les espoirs d'aujourd'hui et de demain. Beaucoup ont soif de changement et d'égalité. (...) Le défi est que les jeunes de tous milieux se rencontrent et cherchent ensemble un sens à leur vie afin de se mobiliser pour une société plus juste ... ».²

ATD Quart Monde a mis en place de grandes rencontres de jeunes.³ De nombreux rassemblements ont eu lieu en Europe, afin de donner la parole à la jeunesse et lui permettre de faire part de ses inquiétudes et de ses attentes dans le monde contemporain. Ainsi des jeunes de différents milieux se sont rencontrés et mobilisés pour une société plus juste. Les jeunes désirent démontrer qu'eux aussi ont la vie difficile et veulent participer de manière active à la lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale. Avec ce projet, ATD Quart Monde souhaitait, en donnant la parole aux jeunes, sensibiliser l'opinion publique et les instances politiques sur tout ce que la jeunesse apporte de constructif et de novateur dans le débat démocratique.

Pour atteindre ce but, les jeunes ont rédigé, au cours de cette année, un Appel collectif dans lequel ils font part de leurs doutes, peurs et reproches à la société contemporaine. Ce message collectif reprend les voix individuelles des jeunes récoltées au cours de cette année. L'Appel⁴ est ainsi la base du dialogue sur lequel ils organisent manifestations et conférences avec différents groupes de populations, mais aussi rencontrent les politiciens au niveau local, national et européen à l'occasion du 17 octobre – décrété journée mondiale du refus de la misère.

Les jeunes discutent également de cet Appel entre eux, dans le cadre des rassemblements nationaux et européens. Une telle rencontre réunissant des jeunes d'horizons différents a eu lieu en août 2010 à Treyvaux, dans la région de La Gruyère. Une trentaine de jeunes se sont retrouvés pour évoquer dans le cadre de petits groupes les difficultés

¹ <http://www.quart-monde.ch/>

² Extrait de « S'unir pour un monde sans misère », Contrat d'engagement du Mouvement international ATD Quart Monde pour les années 2008–2012. ATD Quart Monde est un mouvement de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale rassemblant des personnes et familles vivant dans la pauvreté et d'autres citoyens de tous milieux. Ensemble ils refusent de considérer la grande pauvreté et l'exclusion comme une fatalité. Ils concrétisent ce refus dans des actions et des engagements. <http://www.quart-monde.ch/>

³ Ce projet est soutenu par le programme européen « Youth in action – Jeunesse en action »

⁴ L'Appel des jeunes se trouve en l'annexe

de la vie et la place de la jeunesse. Ils se livrent également sur leur parcours de vie et débattent de la pauvreté et de l'exclusion. Ces débats se tiennent au sein des groupes de dialogue, mais également à travers des jeux, des théâtres interactifs, des ateliers et des activités récréatives permettant d'apprendre à se connaître, de partager des moments et de rapprocher les participants. Ces jeunes se sentent concernés par la pauvreté et souhaitent, avec leurs compagnons, se battre pour que la misère cesse et que chacun puisse vivre dans la dignité. Il s'agit là d'une occasion pour les jeunes issus de familles défavorisées et leurs amis solidaires de laisser libre court à leur pensée, d'échanger leurs expériences avec des pairs vivant des situations semblables aux leurs. Leur jeunesse les pousse à revoir le carcan d'un système figé qui leur est imposé. Ils désirent faire avancer les choses et que les jeunes soient reconnus comme catégorie légitime et non marginale de la société.

Dans le cadre de ces rencontres, le canton de Berne a saisi l'opportunité de discuter avec les jeunes, afin de connaître leurs opinions, leurs attentes et de préparer un dialogue avec le Président du Conseil-exécutif, Philippe Perrenoud.

Les personnes ci-dessous ont accepté de se confier sur plusieurs thèmes de la vie quotidienne leur tenant à cœur. Ces portraits visent à mettre en lumière quelques voix individuelles portant l'Appel collectif :

- **Yves** de Bienne, 22 ans, au chômage, en attente de commencer une formation d'éducateur
- **Patryk** de Pologne, 18 ans, étudiant et musicien
- **Vanessa** de Genève, 21 ans, en attente de commencer une formation d'éducatrice
- **Julie** de Genève, 17 ans, en préapprentissage
- **Cristina** de Genève, 18 ans, stagiaire auprès d'adultes polyhandicapés
- **Marion** de la banlieue de Genève, 14 ans, écolière
- **Angélique** de France, 15 ans, écolière et future fleuriste

Les jeunes s'expriment

Pauvreté et exclusion sociale

De nombreux jeunes vivent la pauvreté et l'exclusion au quotidien. Ils évoquent ci-dessous ce qu'ils entendent par ces deux termes et comment ils comptent s'en sortir.

Pour Yves, en Suisse, on ne devrait pas parler de pauvreté: « Les besoins vitaux, c'est boire, manger et avoir un toit. En Suisse aujourd'hui, tu places le luxe dans tes besoins vitaux. Les jeunes recherchent leur identité, cela passe aussi par le style d'habits, attribué très souvent à différents mouvements culturels. Les jeunes veulent surtout des Nike plutôt que des chaussures à bas prix et ont tendance à oublier les choses importantes, comme la famille, l'amour et la culture générale. Il faut faire moins attention au paraître et se focaliser sur les besoins essentiels: manger, dormir, s'instruire. Aujourd'hui, beaucoup se disent pauvres car ils ne sont pas riches. »

A 15 ans, Angélique a appris à vivre dans la pauvreté. Elle s'organise afin de pouvoir s'offrir de petits plaisirs de temps en temps. Elle est cependant consciente que tout plaisir accordé demande de nombreux sacrifices: **« Quand on est pauvre, on s'habitue à vivre dans la misère. Tu fais attention à tes affaires, tu cherches à économiser sur la bouffe. Si tu veux aller au cinéma, tu mets de l'argent de côté pendant longtemps pour pouvoir te l'offrir. »** Son temps libre, elle l'occupe en écoutant de la musique, en regardant la télévision ou en naviguant sur son ordinateur. Elle est en outre dans un âge où les garçons prennent de l'importance dans sa vie, et elle aime bien sortir. Elle ne parle jamais des difficultés financières de sa famille et souhaite se donner une belle image en prenant soin d'elle.



Patryk

Pour Vanessa, les jeunes en difficulté financière ont développé une stratégie de survie afin de pouvoir vivre dans la dignité. « Les jeunes, on a appris à vivre avec le système D = Démerde. Tu te débrouilles avec ce que tu as. Tu peux faire et construire beaucoup de choses avec ce que tu as chez toi, sans avoir besoin de t'en acheter de nouvelles. » Ainsi, même avec un revenu modeste, les jeunes trouvent des solutions à leurs difficultés. Pour certains, le plus important n'est pas d'avoir de l'argent, mais de pouvoir vivre comme ils l'entendent. C'est le cas de Patryk: « Je ne regarde pas l'argent. Je veux vivre comme je l'entends, avec le travail qui me plaît. Je fais de la musique car j'aime ça, et mon temps libre, je l'investis pour les autres. Cela me donne plus de satisfaction que l'argent. Cela peut paraître naïf, mais je sais que je peux le faire. J'y crois. »

Pour d'autres, l'essentiel est de pouvoir passer du bon temps avec leurs amis et leur entourage. C'est l'occasion pour eux d'oublier leurs problèmes. Cela leur permet de prendre l'air, de rencontrer des gens de partout, d'échanger. ATD Quart Monde est un de ces lieux de rencontre où les jeunes parlent volontiers des problèmes les préoccupant et notamment de l'exclusion. Pour Julie: **« Quelqu'un d'exclu est quelqu'un qui n'a pas d'amis sur qui compter. Il est seul dans son coin, on l'insulte et il est mal dans sa peau. »** On peut s'exclure soi-même car on ne veut pas se mêler aux autres, mais aussi être exclu par les autres car on est différent, on ne porte pas les

bons vêtements. Quand tu n'as pas de travail et de logement, tu es directement exclu de la société. La pauvreté et l'exclusion sont liées. »

Les jeunes restent persuadés que pour lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale, il faut apprendre à connaître l'autre. Chacun peut tomber dans l'exclusion du jour au lendemain. **Cela peut toucher tout le monde, à tout moment. Voilà pourquoi il faut être solidaire.**

Société

Les jeunes ne se sentent pas intégrés et souhaitent mettre fin aux injustices. C'est notamment le cas d'Yves. Après une enfance chaotique, un séjour en institution et plusieurs années à l'aide sociale, il se rebelle contre cette société qu'il juge matérialiste.



Angélique

« Je rêve de transparence. Nous vivons dans un système capitaliste qui nous ment. Dans ce monde, tu n'es jamais irremplaçable, indispensable. Tu dois apprendre à te taire, car si tu oses te révolter, c'en est fini de toi. Pourtant, si on regarde l'histoire, on constate que tout changement dans ce monde s'est fait dans la violence, la rébellion. » Pour lui : « Dans la société, les jeunes doivent toujours se soumettre. Il y a des règles. Il faut nous dire pourquoi les appliquer. L'éducation fonctionne avec la menace, c'est triste à dire. » Il ajoute que la marginalité n'a pas de place dans notre monde et qu'il est impossible de réussir sa vie en ne s'adaptant pas au système mis en place : « Si tu es un bon pantin, si tu entres dans le moule forgé par la société, tu peux y arriver et cela même si tu es pauvre. **Il ne faut pas avoir de vices et cela, c'est très difficile si tu viens d'une famille vivant dans la pauvreté (...). De plus, les pauvres subissent le système et les riches continuent de vivre dans l'abondance. Il faut que ça change.** »

Il critique aussi les informations véhiculées dans la société. Pour lui, la vérité est cachée et on ne peut vivre que dans l'ignorance : « La réalité est occultée. En étant réaliste, tu ne peux être que défaitiste dans ce monde. Aujourd'hui, on a plus de possibilités de s'informer sur le monde, mais l'information nous désensibilise. Tu vois la violence tous les jours et pour toi ça devient banal. Il faut se méfier de l'information dans notre société. Je fais moi-même le filtre de ma vérité. »



Vanessa

Yves veut aujourd'hui trouver sa place dans ce monde. A travers le rap, il fait part de ses états d'âme, de ses révoltes, de ses craintes et de ses réflexions. Il cherche à commencer une formation d'éducateur, car il a remarqué que ce qui lui procure du bonheur ici-bas est de pouvoir aider les autres, les jeunes qui comme lui ont eu une enfance difficile. Pourtant, il lui reste un long chemin à parcourir. Sans formation, il doit tout d'abord élaborer un portfolio de compétences. Une fois ce dernier accepté, il peut espérer entrer dans une école supérieure. Il ne sait pas encore comment il va s'en sortir, mais garde bon espoir. Il veut aller au bout de son rêve.

Pour Vanessa, la société et notamment les personnes âgées doivent pouvoir écouter la jeunesse. Elle trouve qu'il y a un manque d'ouverture et de solidarité. « Il faut avoir le courage de rencontrer les autres. Les gens ont peur de l'autre. Il n'y a pas de bonheur réel. Qu'est ce qui te rend heureux dans ce monde ? Dans cette société ? C'est l'ouverture, parler aux autres. Les vieux ne prennent pas les jeunes au sérieux. (...) Il ne faut pas se fixer sur l'apparence des personnes, mais oser creuser et apprendre à les connaître. »

Vanessa porte un regard plutôt pessimiste sur les perspectives d'avenir de la jeunesse. C'est vrai qu'à la suite d'une formation en horticulture, elle a dû arrêter ses études, car elle n'avait pas la moyenne pour commencer le deuxième semestre. Elle n'avait pas trouvé sa voie. Elle a dû se heurter aux reproches de sa famille, de son entourage. **«Comment je vois l'avenir pour la jeunesse? Très mal.** Il y a de plus en plus de jeunes et de moins en moins de travail, de logements. Il faut que chacun fasse un pas en avant. Les gens doivent faire confiance aux jeunes et arrêter de penser que nous sommes des fainéants. De l'autre côté, il faut que les jeunes montrent l'exemple à la société. Il faut que chacun s'investisse personnellement.» Aujourd'hui, Vanessa va commencer une formation d'éducatrice et espère, de par cette activité, redonner confiance aux jeunes en difficulté et leur ouvrir les portes de la société. «J'aimerais que la politique soit plus à l'écoute des gens et des jeunes en général. Que notre société soit moins matérialiste.»

Ecole

Beaucoup de jeunes rêvent de changements et de tolérance au sein de cette institution. Pour Yves, l'école doit être réformée. «A l'école, quand tu viens d'un autre pays, continent ou culture, tu es exclu. A l'école, tu n'apprends pas ta culture. On nous enseigne seulement la culture suisse. C'est comme si tu disais à un «black» de France que ses ancêtres sont les Gaulois. L'école doit changer. Elle doit faire face à la diversité culturelle d'aujourd'hui et prendre en compte les différences. (...) Les jeunes ne cherchent pas à se détourner de la falsification et du mensonge en développant leur culture générale. Tout ce qu'on apprend à l'école est occulté. **La richesse de la Suisse n'est pas dans les montres et le chocolat. Il faut nous dire la vérité.**» Yves ne supporte pas de devoir se soumettre à une éducation scolaire qui ne prend pas en considération les réalités de ce monde: «Il faut changer l'école et les médias. Il faut dire la vérité aux jeunes, afin d'éviter qu'ils se prennent des coups et apprennent la réalité sur le monde.

Il faut différencier le vrai du faux, on ne peut croire tout ce qu'on nous raconte.»



Yves

Pour Marion, le problème principal au sein de l'école est plutôt le manque de soutien envers les jeunes. Elle propose aux autorités scolaires d'engager des jeunes, afin que les élèves puissent se confier rapidement en cas de problèmes: **«A l'école, il y a un manque d'informations et de soutien aux parents.** Il faut des médiateurs dans les écoles. Cela doit être des jeunes et non des adultes ultraformés. Nous les jeunes, on se confie plus volontiers à des personnes qui ont passé par ce que nous vivons.» Pour Marion, l'école doit être un lieu où il fait bon se rendre, un lieu où l'on peut apprendre et échapper à la misère quotidienne: «L'avenir des jeunes dépend d'eux. Si tu travailles bien à l'école, tu peux t'en sortir. Si tu décides de ne rien faire, tu n'as pas d'avenir. Les enfants de parents pauvres ont plus de chances d'assurer leur avenir, car ils veulent s'en sortir. Ils ne veulent pas vivre comme leurs parents, car ils ont connu la pauvreté.»

A 14 ans, Marion donne une grande place à l'école dans sa vie. Elle s'applique afin de pouvoir réaliser ses rêves d'adulte et exercer la profession qu'elle souhaite: professeur de mathématiques. «Si tu nais pauvre, tu dois te battre pour t'en sortir. Mais aujourd'hui, il y a beaucoup d'options pour avoir une bonne vie. On t'aide. Tout dépend de toi.»

Cela n'a pas été le cas d'Yves. Très intelligent, ayant toujours eu de bonnes notes à l'école, il lâche tout et se retrouve ensuite en foyer, puis à l'aide sociale: «Je pense qu'aujourd'hui, si tu travailles bien à l'école, tu peux t'en sortir. Sinon tu peux toujours te refaire en allant en institution, dans un foyer. Mais dans les foyers, c'est une concentration de

gens comme toi, tu t'en renforces ou tu en ressors détruit. » A la suite de son séjour en institution, Yves commence une dixième année qu'il ne finit pas, il se heurte à la délinquance et commence à s'enfoncer.



Marion

Formation, monde du travail

Pour les jeunes, la formation et l'entrée dans le monde du travail sont deux étapes très difficiles. Un manque d'intégration récurrent se fait sentir dans ces deux domaines prépondérants au moment d'entrer dans la vie active. Pour Julie, le monde du travail ne donne pas sa chance aux jeunes : **« On nous demande toujours de l'expérience. Si on écoute les entreprises, il faut déjà de l'expérience en sortant de l'école. »** Selon elle, les jeunes également doivent pouvoir fournir un effort : « Les jeunes manquent de volonté et de maturité pour intégrer le monde du travail. La société doit les aider à trouver une place, donner des renseignements. **Quand tu finis l'école, tu es livrée à toi-même. Tu manques de soutien.** »

Quand Julie a terminé l'école obligatoire, elle ne rêvait que d'une chose : travailler. Elle voulait être indépendante, tout en connaissant l'importance d'une formation pour trouver un travail : « Je trouve que c'est bien d'avoir une formation. Mon problème, c'est que je veux entrer rapidement dans le monde du travail, pour avoir mon propre appartement. D'un autre côté, il n'y a pas assez de boulots pour les jeunes, alors c'est sûr qu'une bonne formation t'aide à accéder à ce monde. » Elle déplore également le manque de structures permettant une intégration réussie dans l'univers professionnel : « A la fin de l'école, tu es jeté dans le monde du travail. Tu as seulement le soutien de ta famille pour t'aider. Ce n'est pas assez. » Elle est actuellement en préapprentissage et souhaite ensuite commencer d'apprendre un métier qui la rendra heureuse et lui permettra de s'accomplir.

Aujourd'hui, les jeunes sont conscients que le monde du travail est un espace très fermé, accessible uniquement grâce à de la volonté, une formation et de bonnes relations. A 18 ans, Cristina catégorise ainsi les entreprises : **« Tu en as deux types : celles qui ne veulent pas prendre les jeunes, car ils manquent d'expérience, et celles qui les prennent pour avoir de la main d'œuvre bon marché, car tu coûtes moins cher. »**



Cristina

En tant que jeune, pour trouver un travail, il faut parfois faire le poing dans sa poche. Mais il y a également des différences notoires pour arriver à s'intégrer, chacun ne part pas avec les mêmes chances : **« Si tu viens d'un quartier avec une mauvaise réputation, on ne t'engage pas. (...) »** De même, si tu es vraiment pauvre, sans soutien, que tes habits sont sales, il est impossible de trouver un boulot. » Elle soulève ici le problème de l'image pour avoir sa place dans le monde du travail. Elle regrette d'autant plus que les enfants de parents pauvres soient souvent défavorisés de par leur milieu de vie. Pour elle, il n'existe cependant pas d'héritage de la pauvreté : **« Pour moi, les enfants de parents pauvres, avec un parcours difficile, ont une motivation de plus à réussir dans ce monde : la fierté de s'en être sorti. »** Cristina souhaite devenir assistante socio-éducative et fait actuellement un stage d'une année dans un centre pour personnes adultes polyhandicapées. Elle apprécie de pouvoir se rendre utile aux autres et souhaite poursuivre dans cette voie.

Rêves

De quoi rêvent les jeunes ? Pour Cristina et Vanessa, il y a trop de violence aujourd'hui. Les jeunes vivent dans la crainte et la soumission. Pour elles, une vie heureuse n'a sa place que dans un univers où chacun peut vivre sans crainte, en étant soi-même et en profitant de chaque instant. Elles ne veulent plus mentir à la question « comment vas-tu ? » et afficher un bonheur total et un vrai sourire sur leur visage. « Nous rêvons d'un monde moins violent. D'un monde où chacun peut être heureux dans sa vie. Mais pas un bonheur de surface, le vrai bonheur. Nous voulons vivre sans souffrance, en étant bien dans notre peau, avoir le sourire en étant soi-même. »

Marion suit cette pensée. Pour elle, la violence prend trop de place dans le cœur des hommes. « Mon plus grand rêve est que la misère et la guerre cessent. Je souhaite que l'on puisse avoir un avenir réellement heureux ». Avec son jeune âge, elle souhaite mettre toutes les chances de son côté pour pouvoir s'épanouir dans la vie et mener cette dernière de la manière qu'elle le désire.

Quant à Julie, après plusieurs mauvaises expériences, elle souhaite que les gens portent un meilleur regard sur la jeunesse d'aujourd'hui. **« Je rêve de respect, d'ouverture d'esprit et de solidarité dans ce monde. »** Elle s'est trop souvent heurtée au carcan de la société et n'a trouvé personne pour lui tendre la première main l'aidant à sortir de ses faux pas. Aujourd'hui, au sein d'ATD Quart Monde, elle se reconstitue une deuxième famille et cherche à s'en sortir. Elle est heureuse d'avoir le soutien du mouvement pour l'accompagner dans son parcours.



Julie

Yves, quant à lui, ne supporte pas les injustices entourant la société, il ne supporte plus de ne pas se sentir pris au sérieux et écouté, mais plutôt écrasé par un système qu'il ne comprend pas. **« Je rêve de transparence et de vérité dans ce monde. Qu'on n'ait plus besoin de vivre dans le mensonge. »**

Les jeunes ont la parole :

Dialogue avec le Président du Conseil-exécutif, Philippe Perrenoud

Le 15 octobre dernier, le Président du Conseil-exécutif Philippe Perrenoud a rencontré une délégation de jeunes du mouvement ATD Quart Monde. Yves, Marion, Cristina, accompagnés de leurs amis Amandine et Sélim se sont retrouvés à l'Hôtel de ville à Berne. Après des courtes présentations, les jeunes s'exprimaient sur le rôle de l'école, de l'éducation et sur leurs expériences personnelles avec cette institution

L'école est au centre de l'environnement des jeunes. C'est là qu'ils passent le plus de temps en dehors de celui passé en famille et c'est également là qu'ils exercent leurs compétences sociales, qu'ils s'intègrent. C'est aussi au sein de cette institution qu'ils se confrontent lors des cours, des pauses, à l'exclusion sociale, mais discutent également de leurs rêves, des valeurs de la société et de leurs perspectives d'avenir.

« **J'ai beaucoup plus appris sur ce qu'était la solidarité dans la rue qu'à l'école.** »

A leur avis, l'école devrait être plus axée sur l'intégration et la prise en compte des différences. Des sujets comme l'égalité des chances et la discrimination ne sont pas traités à l'école. Au contraire, les leçons tout comme la vie sociale sont axées sur le système de la compétition. Il n'y a que les meilleurs qui peuvent s'en sortir. Le système actuel de sélection divise les

élèves et rabaisse les plus faibles. Ce système engendre beaucoup de pression et dénigre des valeurs comme la solidarité: « J'ai beaucoup plus appris sur ce qu'était la solidarité dans la rue qu'à l'école. »

Le contenu des cours s'oriente très peu sur la vie de tous les jours. Les connaissances, expériences et rencontres que les jeunes font dans leur vie quotidienne ne sont pas assez thématiques à l'école. Les jeunes souhaitent une école qui les ouvre sur le monde et leur fasse comprendre les réalités de notre société. Les enfants doivent déjà connaître les injustices sociales de ce monde: « On ne doit pas se faire d'illusions et penser que l'égalité des chances existe. On ne doit pas cacher l'injustice et la violence du monde aux petits enfants. Pour pouvoir en parler, en connaître les exigences et s'ar-

mer pour faire face à ce dernier, ils doivent connaître la vérité. »

« **On ne doit pas se faire d'illusions et penser que l'égalité des chances existe. On ne doit pas cacher l'injustice et la violence du monde aux petits enfants. Pour pouvoir en parler, en connaître les exigences et s'armer pour faire face à ce dernier, ils doivent connaître la vérité.** »

Les jeunes manquent également de soutien en cas de difficultés à l'école ou dans leur environnement. Ils ont parfois honte de demander de l'aide où ne savent simplement pas à qui s'adresser. Les mesures d'aide sont souvent pas connues ou mal communiquées au sein des institutions. L'école devrait mieux informer sur les offres d'entraide pour les jeunes: « Mes parents ne connaissent rien. Personne ne m'a jamais aidé, j'ai dû m'en sortir seul. »

De plus, l'école se focalise trop sur les compétences intellectuelles, ce qui exclut et désavantage une partie des élèves. Les compétences extrascolaires devraient être plus valorisées pour avoir ainsi une meilleure adéquation entre l'école, la for-

mation et le monde du travail. L'école doit comprendre que tout le monde ne peut être intellectuel. Pour construire une maison, nous n'avons pas seulement besoin d'ingénieurs, mais aussi de personnes qui s'occupent des travaux de construction.



Mes parents ne connaissent rien.

Personne ne m'a jamais aidé,

j'ai dû m'en sortir seul.

Philippe Perrenoud s'est dit très satisfait de ce dialogue et du fait que les jeunes s'investissent pour leurs valeurs et pour leur futur. Il apprécie particulièrement l'engagement direct et courageux des jeunes qui vivent des situations difficiles. Direct, car personne ne peut mieux parler de ses difficultés que les personnes concernées

et courageux, car il en faut beaucoup pour oser parler de pauvreté et exclusion sociale dans notre société. Cette franchise de parler ouvertement des problèmes et des difficultés individuels ainsi que des attentes envers la société et le monde ne doit pas rester lettre morte, mais bien influencer les discussions publiques et politiques.

Le devoir de la politique est de trouver un chemin pour prendre en compte les attentes des générations actuelles et futures. Pour Philippe Perrenoud, il est essentiel de donner une voix à la jeunesse et de l'écouter. La politique doit prendre au sérieux le dialogue entre les générations.

Les jeunes se sentent-ils entendus ?

Oui, les jeunes ont senti que Philippe Perrenoud les accueillait chaleureusement, mais surtout qu'il les prenait au sérieux, ce qui ne va pas de soi après tout ce qu'ils ont vécu. Ils ont particulièrement apprécié son ouverture et son honnêteté, et le fait qu'il ait pris note de leurs requêtes sans leur faire des promesses vides ou employer des formules toutes faites comme le font souvent les politiques. C'était vraiment un dialogue de personne à personne.

Les jeunes sont soulagés d'avoir pu partager leurs attentes, craintes, constats et douleurs sur les thèmes de l'école, la pauvreté et l'exclusion. Ils sont conscients que les choses ne peuvent changer du jour au lendemain. Ce dialogue était libérateur, même si beaucoup de choses restent à faire pour assurer le futur de la jeunesse.

Leur voix a été entendue et leur message pris en considération.

Appel des jeunes

Nous jeunes de quartiers abandonnés, jeunes de beaux quartiers. • Nous jeunes sans papier, jeunes déracinés, jeunes chargés de famille. • Nous jeunes chômeurs, jeunes sans emploi, sans formation, jeunes étudiants et jeunes travailleurs. • Nous jeunes révoltés et solidaires refusant l'exclusion, nous prétendons à un avenir.

-
- Nous avons du mal à comprendre ce monde mais nous voulons y trouver notre place.

A ce monde qui exclut, qui brise certains d'entre nous, • à ce monde gouverné par l'argent, • nous voulons dire notre dégoût, notre colère, notre rage. • «Ce qu'il y a de plus dur, c'est de se savoir compter pour rien, notre vie n'a de valeur pour personne. C'est ça qu'il y a de plus dur.»

-
- Nous avons du mal à comprendre ce monde mais nous voulons y trouver notre place.

Pour avoir notre place, nous avons besoin de structures, de lieux, de personnes qui nous font grandir. • L'école doit être un de ces lieux. • Nous ne pouvons plus accepter une école qui accentue les différences et brise certains d'entre nous. • «L'école si on ne s'y adapte pas, on est exclu ... Les jeunes qui font le bordel, il faudrait les écouter, prendre le temps de les connaître, ne pas les mépriser.» • «Si tu as des soucis dans ta vie, tu ne peux pas bien apprendre, tu n'es pas concentré pareil» • Nous voulons une école qui prenne en compte la réalité de nos vies, nous voulons une école qui nous ouvre sur le monde. • Cette école, nous devons la penser ensemble.

-
- Nous avons du mal à comprendre ce monde mais nous voulons y trouver notre place.

Nous sommes souvent orientés vers des formations qui ne nous correspondent pas et nous mettent en échec. • Nous pouvons avoir des conditions et parcours de vie qui nous empêchent de bien suivre ces formations qui devraient nous faire entrer dans le monde du travail. • «On m'a imposé une formation de vente que je n'avais pas demandé car il n'y avait plus de place dans ce que je voulais, du coup j'ai glandé.» • «Quand on n'a pas d'adresse fixe on ne peut pas avoir d'emploi et sans emploi, on n'a pas de logement.» • «On nous demande toujours de l'expérience, alors quand t'as pas de diplômes, que t'as jamais travaillé tu n'as aucune chance.» • Comment avoir un vrai travail quand on vient de sortir du système scolaire ? Comment avoir un vrai travail quand on n'a pas de formation adaptée ? • Nous voulons être intégrés et reconnus dans le monde du travail.

-
- Nous avons du mal à comprendre ce monde mais nous voulons y trouver notre place.

Nous vivons pour certains l'intolérable, l'insupportable. D'autres ont la vie plus facile. • Ensemble, nous ne pouvons plus accepter les discriminations. • Si appartenir à une communauté ou habiter tel quartier nous stigmatise et nous isole de la société, alors cette société là on n'en veut plus. • «J'ai plein de potes qui ne veulent plus voter et même si moi je vais voter pour faire mon devoir de citoyen, je le fais sans y croire.» • «On a une haine envers ceux qui nous font péter les plombs. Ça pourrait se passer autrement.» • Nous avons du mal à comprendre ce monde mais nous voulons y trouver notre place. • Nous ne pouvons pas laisser l'injustice et la misère s'imposer comme puissances. • Nous ne sommes pas des feignants, des délinquants, des asociaux. • Par nos actes de résistance et de solidarité, nous luttons au quotidien contre les injustices. Notre vie même témoigne de ce combat. • «Quand mes amis ont besoin de manger et que même ça ils ne le peuvent pas, je les dépanne» • «Je veux être travailleur social pour travailler avec des enfants qui comme moi ont eu la vie difficile. Moi, je sais ce qu'ils endurent, je suis passée par là.» • «Un jeune du quartier s'est mis régulièrement à nettoyer les espaces verts ; les autres l'ont vu et l'ont rejoint.» • Nous cherchons notre place dans ce monde. • Nous savons que nous devons nous mettre avec d'autres. • Nous venons de milieux différents mais nous voulons vivre ensemble dans nos villes et nos quartiers. • Nous avons la certitude que c'est en dépassant nos préjugés et nos craintes que nous obtiendrons un vrai changement. • Pour nous comprendre, nous avons osé nous parler. • Ce message est le fruit de rencontres où chacun a pu se sentir écouté et respecté.



**Nous tous,
de toute l'Europe et de tout âge
qui rêvons d'un monde juste,
mettons-nous ensemble pour
le rendre possible.**